

I love ebooks

Adam, Noëlle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

I 
EBOOKS

ONLIT BOOKS | BLANC

I LOVE EBOOKS

ONLIT EDITIONS

www.onlit.net

« Quatorze pour cent des sondés ont déjà lu en totalité ou en partie un livre numérique. Ce qui représente plus du double des chiffres avancés dans le 1^{er} baromètre. (...) 78 % des interrogés n'envisagent pas la lecture d'un livre numérique. Ils étaient 90 % il y a six mois. (...) Les Français passent en moyenne 57 minutes par jour à lire des textes numériques. (...) Deux tiers des sondés affirment ne pas avoir changé leurs habitudes de lecture au format numérique. (...) La plupart des lecteurs achètent leurs livres numériques. (...) Les lecteurs numériques sont aussi des lecteurs de livres imprimés, 65 % d'entre eux ont lu un livre imprimé le mois précédant l'interview. (...) » (Deuxième baromètre SOFIA/SNE/SGDL publié à l'occasion des neuvièmes Assises du livre numérique du 8 novembre 2012, chiffres repris par lettresnumeriques.be.)

Pas une semaine ne s'écoule sans une (enthousiaste) volée de chiffres et statistiques en tous genres à propos de la lecture, du livre ou de l'édition numérique. En tant que premier éditeur littéraire numérique en Belgique francophone, nous sommes bien sûr ravis de constater que ces nouvelles pratiques de lecture s'installent un peu plus chaque jour en Europe et plus particulièrement dans les pays francophones.

Après la musique, le cinéma et bien d'autres secteurs, c'est donc à présent au tour du livre, et plus largement du « lire », de rejoindre le large processus de dématérialisation des contenus culturels et informatifs. Un danger pour la littérature ? La fin du livre papier ? Moins que dans son support, papier ou électronique, le livre n'est-il pas d'abord le récit qui se crée dans la tête du lecteur ? Ce petit « cinéma intérieur » qui se développe à partir de l'agencement des mots d'un auteur ? En ce sens, le numérique serait plutôt une opportunité, un nouveau souffle, pour la création et la diffusion littéraires.

Si le débat semble faire rage sur le web, dans les rédactions, les foires ou encore les librairies, nous pensons chez ONLIT qu'il n'y a pas de « débat » à proprement parler, mais bien plutôt des pratiques de lecture numérique qui, qu'on le veuille ou non, existent, sont déjà bien implantées et se répandent chaque jour davantage. Il n'est dès lors plus temps d'organiser des « débats

sur le numérique » mais bel et bien des « rencontres avec le numérique ». Oui, des rencontres ! Car, à l'inverse de ceux qui pensent que le numérique est en train de nous déshumaniser et de nous éloigner les uns des autres, nous sommes convaincus que l'homme a la capacité d'humaniser les machines et que celles-ci, utilisées dans un but de diffusion du savoir et des idées, permettent de nous rapprocher.

Retour aux chiffres : en 2012, année de lancement de notre catalogue, nous avons vu plus de 6.000 ONLIT BOOKS (gratuits et payants) se répandre à travers le web, répartis sur 24 titres. Des chiffres « modestes », certes, mais encourageants, tant le livre numérique en est encore à ses débuts.

Nous pourrions nous en tenir là, certes, mais au-delà de ces chiffres, nous avons voulu en savoir un peu plus sur les e-lecteurs (vous) et leurs habitudes de lecture. Autrement dit : quels humains se trouvent derrière la tablette ? Quels lecteurs derrière la liseuse ?

C'est la raison pour laquelle nous avons lancé l'opération *I LOVE EBOOKS*, grand appel à textes, en octobre 2012, avec le soutien de meslivresnumeriques.be, première plateforme belge de téléchargement de livres numériques. Le résultat ? Vous l'avez sous les yeux : une compilation de témoignages diablement intéressants auxquels se mêlent des textes de fiction pas piqués des vers. Nous voici définitivement en plein imaginaire ! En fin de compte, *I LOVE EBOOKS* est le cocktail idéal pour votre liseuse en cette fin 2012.

Et – qui sait ? – si, à la suite de cette lecture, l'envie vous prenait de nous envoyer votre témoignage de « lecteur numérique », nous nous ferons un plaisir de l'ajouter à notre prochaine compilation *I LOVE EBOOKS* (volume 2) et/ou de le publier sur notre site www.onlit.net.

Bonne lecture et/ou bonne écriture !

Benoît Dupont & Pierre de Mûelenaere
Cofondateurs de ONLIT EDITIONS

LE MOT DU PARTENAIRE

Mais qui sont ces gens qui se cachent derrière meslivresnumeriques.be ?

Dans un groupe dont le cœur bat au rythme des livres et des lecteurs en tous genres depuis plus de quarante ans en Belgique, il fallait se lancer dans l'aventure très tôt, prendre position sans attendre, poser des actes pour apprendre et comprendre.

Meslivresnumeriques.be, au-delà du geste urbanistique dans un paysage digital en construction, c'est donc l'acte posé par deux grandes enseignes : les librairies Libris Agora et les Clubs de livres Belgique Loisirs.

Dans la librairie, il faut chaque matin ouvrir la porte de son magasin, se rendre disponible, être à l'écoute, conseiller, se battre pour valoriser la diversité, être à l'écoute, conseiller encore, mettre en jeu sa réputation, prendre soin des lecteurs et se perdre avec eux pour mieux se retrouver autour d'une même passion : la lecture. Quand la lecture rime avec aventure, savoir, réflexion, intimité et singularité, c'est tout Libris Agora qui frétille, avec les libraires qui partagent leurs coups de cœur et se font passeurs de livres.

Et un Club de livres, kesako ? Sa mission ? Chercher, trouver, recruter des lecteurs assidus dans des clubs de livres, les accompagner dans leurs parcours de découvertes, leur dénicher des perles rares et des avant premières marquantes. Quand la lecture rime avec plaisir et loisir, c'est tout Belgique Loisirs qui brille, galaxie de 200.000 lecteurs en Belgique et 2.800.000 lecteurs en France, Suisse et au Québec. Un réseau social puissant né bien avant internet.

Alors quand les deux métiers se posent la question de l'ebook, cette terre inconnue qu'il faut défricher, apprivoiser, comprendre, il faut d'abord nommer ce nouveau monde et s'avancer sur un continent aux contours encore mouvants : ce sera meslivresnumeriques.be, une plateforme de téléchargement qui part en mission pour les lecteurs belges et luxembourgeois qui kiffent les ebooks, qui lovent les lectures digitales, qui tournent les pages sur des liseuses et des tablettes.

Nouveau monde, nouvelles pratiques, nouveaux acteurs, mais toujours de bonnes vieilles rencontres rassurantes de vrai gens de chair et d'os. Quand meslivresnumeriques.be rencontre ONLIT EDITIONS, on parle ebooks, on

cause liseuses, édition numérique et on explore ensemble la caverne. On se pose les mêmes questions. Et on se dit que les réponses, ce sont les lecteurs numériques qui les ont. ONLIT voulait éditer un livre sur les pratiques de lectures numériques Quelle excellente idée ! Alors naturellement, on est partenaire sur l'opération. Le résultat, c'est ce bouquin, qui tient toutes ses promesses. Mais qu'il est riche, ce monde numérique... Lisez plutôt...

Nicolas Lebeau

Directeur général d'Actissia Belgique

Je m'appelle Noëlle et je suis boulimique. Je dévore dans les moments creux, j'en reprends avant d'aller me coucher... Bref c'est courant, j'aime lire, et donc j'aime les livres. Et ça s'accumule ! Et ça s'entasse et ça s'empile sur trois couches. Je n'aime pas faire le ménage, même si en moyenne je m'en sors quand même. Mais incapable de nettoyer ma bibliothèque : j'essaie de prendre les poussières, et fatalement, je tombe dans un livre. Et la poussière s'accumule, et je n'ose plus acheter de livres – c'est assez cher et ça accroît l'entropie locale. La liseuse est venue à mon secours. Ça se range tout seul ! Pas de poussières dedans ! Un genre de miracle compact.

C'est petit, ça loge dans mon sac – et contrairement à ce portable que je déteste, ça tient la charge. Et d'ailleurs je pense à le charger, lui, mon bouquin de poche. Il contient d'abord toutes mes documentations : celles de mes appareils photo, de la cellule et du flashmètre, sans notable supplément de poids au sac photo déjà bien lourd. Et de quoi lire selon l'humeur, n'importe où. Je l'ai équipé d'un étui en cuir violet kitschouille mais pratique. Petit à petit, j'apprends à contrôler le réflexe de laisser le livre ouvert retourné sur la table, le livre ouvert... Bientôt je ne glisserai plus de ticket de bus dedans avant de le fermer, c'est trop idiot.

Les livres gratuits, les livres à 99 centimes m'ont incitée à découvrir des textes que je n'aurais pas lus autrement, et qui m'ont enchantée.

Le tout premier : *La physiologie du goût* de Brillat Savarin. Un drôle de livre, un drôle de bonhomme, une époque intéressante. Un délice. Puis une énorme pile de bouquins de science-fiction (je suis accro...). Ah ! Ne plus redouter les séjours dans la belle-famille, où je furetais dans les coins à la recherche d'un pauvre polar qui m'aurait échappé la dernière fois. Mais c'est un livre égoïste, un livre qui reste un peu secret, personne ne sait ce qu'il y a sous cette couverture violette anonyme, personne ne plongera dedans en le voyant traîner sur la table. Tout comme personne ne saura qui je suis en regardant les rayons poussiéreux et mal rangés.

Le plaisir des textes et des histoires est là. Le plaisir de l'objet, pas vraiment. Peut-être : pas encore...

Il y avait eu l'ardoise et la craie à l'école, les cahiers de brouillon mauvais papier traversés par le bic, il y avait eu la bibliothèque rose, puis la verte, la collection Folio et les exemplaires à gagner dans les stations-service Total, les classiques Larousse et croire que la littérature signifiait tout un tas de notes en bas de pages, les premiers bouquins N.R.F. ou Minuit et ne les acheter qu'après avoir religieusement lu une critique dans *Le Magazine littéraire*, il y avait eu les villes de province, leur librairie qu'on disait catholique, en préférer une autre, magasin plus petit mais davantage de choix côté littérature, la liberté à la FNAC de lire, feuilleter sans que personne ne vous demande rien, les piles de livres dans les supermarchés, les bouquins commandés via l'écran, enveloppe bulles, boîte aux lettres, premières liseuses, en prêter une à ses enfants, que l'un s'y fasse très vite et l'autre résiste, télécharger, livres de droits Verne, Wells and co sur Feedbooks, il y avait eu liseuses et tablettes à prix de plus en plus abordables, connexion web intégrée pour toutes, il y avait eu ces premiers papiers électroniques, l'hésitation quant au nom à leur donner, papier ou toile, puisque se roulaient si facilement, l'usage un temps des deux, puis toile qui prédomine parce que l'indéfectible lien du web et de la lecture, le plaisir d'utiliser d'un glissé de doigt, commandes virtuelles, prolongement naturel écran tactile, l'habitude d'avoir en poche un de ces étuis à cigare et y glisser sa toile, la protéger des poussières qui venaient s'y coller, miettes et bouts de tabac...

À ce jour, reste encore le rêve de lecture dématérialisée, ces lunettes dont on nous dit que déjà testées dans certains laboratoires d'Asie, la polémique grandissante sur les conséquences possibles d'une telle mutation pour la lecture, même la pensée disent certains, principal argument cette distance nécessaire entre texte et lecteur, distance qu'avait toujours offert jusqu'alors la médiation du support depuis la tablette d'argile jusqu'à nos toiles, se dire qu'on aura vécu un temps de bascule...

Je sors d'une pile de dessins à corriger. J'ai les yeux embués. J'ai besoin de me détendre. Je suis prof de dessin en ESA. Vous n'en avez rien à cirer, je sais ; mais j'ai besoin de me détendre quand même... Y a personne sur Facebook. J'ai 256 amis et pas 1 pour me dire ce qu'il a bouffé à midi ! Dans mes mails, il y a un pote qui me parle d'un concours sur ONLIT. Une liseuse à gagner. Pour ça, faut écrire un témoignage sur mon expérience avec une liseuse. Ainsi j'aurai une chance de gagner une autre liseuse. Ouais... De toute façon, c'est raide pour moi vu que je n'ai pas de liseuse à la base. Je fonctionne au portable et surfe responsable. Mais à vrai dire, ça peut être aussi une finalité en soi, gagner une liseuse. Il me faut juste un foutu témoignage illico-presto pour tenter l'expérience. Appel à témoignages qu'ils disent. Je ne sais pas s'ils se sont relus :

Dites-nous tout sur votre liseuse, racontez-nous votre première fois, parlez-nous de votre dernier coup de cœur numérique, parlez-nous de vous et de votre rapport avec votre liseuse ! Racontez-nous des histoires : Où lisez-vous en numérique ? Quand ? Comment ?

Faudra quand même que quelqu'un leur dise qu'ils ont un problème avec le sexe. Pour qu'ils se repentent de leurs péchés et qu'ils croient au Fils de Dieu ! Ça y est ! Voilà mon deuxième souci. C'est plus fort que moi. À chaque fois c'est pareil. Faut que je les assomme avec le Fils de l'Homme. C'est pourquoi je ne gagne jamais les concours littéraires. Mais ici, il y a quand même cette foutue liseuse en jeu. Faut que je me concentre pour ne pas dériver.

Bon, si je comprends bien, ils veulent que je cause « rapport ». Savoir si je lis aux chiottes ou en faisant l'amour. Je vous le dis les mecs, on est en plein Babylone ! OK... Si je veux leur casser les pyramides, ce sera pour une autre fois ! Là, je me concentre. Au moins faire un tantinet semblant que je m'intéresse à leur site là ; ONLIT. Question perso, j'ai été deux ou trois fois sur le site. Je me rappelle vaguement d'une nouvelle ou deux d'Ancion. Ouais, c'est ça. Le petit Nicolas. Et bien, ça puait la mort son truc ; un clebs qui dérange et qui se fait buter. Assez dérangeant. La mort, la mort, la mort...

Pas de quoi écrire une tartine.

Bon, j'avoue ; c'est un peu court comme témoignage. Je dois trouver une autre expérience à raconter pour étoffer le sujet. Je dois bien avouer que j'ai une petite idée mais je n'ose pas... C'est en rapport avec Emmanuelle Urien. Emmanuelle avec deux L, qu'on ne me soupçonne pas de prosélytisme. Je ne vais pas vous mentir, j'ai rien lu d'elle sur ONLIT. Mise à part sa biographie. Ouais, elle écrit bien et alors ? C'est encore une bouffeuse de morts comme le petit Nicolas. Bon, elle est quand même dans mes amis sur Facebook. Oui, elle a un Facebook, elle aussi. Mais elle ne me cause pas trop, Emmanuelle. Je l'ai rencontrée à la Foire du livre de Bruxelles, il y presque deux ans. Elle dédicaçait, bien sûr. Enfin, elle était là pour ça. Mais il n'y avait pas grand monde... Elle était plantée derrière une pile de bouquins ; jolie, cheveux mi-longs, mi-courts, noirs, sans sucre. Je l'ai tout de suite sentie fermée comme fille. J'aurais bien voulu lui dire que Jésus l'aime mais imaginez le mec qui débarque avec cette phrase « Jésus t'aime » à la bouche. Non ! Elle m'aurait pris pour un fou. Je me suis donc tourné vers l'autre écrivaine à côté d'elle. Plutôt du genre fofolle, celle-ci. Calouan. Elle aussi devant des livres ; ses livres. Étalés sur le stand. Puis son sourire. Ses grands yeux verts étincelants comme des émeraudes...

« Ils échangèrent quelques mots. Quelques lampées d'émotions. Il lui acheta son livre. Haut les filles. Elle en orna la première page de sa grande écriture ronde ; rouge coquelicot. Lui, il guérissait. Il le savait. Il avait envie de le crier sur tous les toits. Pourquoi elle, se dit-il ? Et si j'osais ? Il lui tendit un manuscrit. Son manuscrit ; *Le loser de Dieu*. Elle le lut. Oh, quelle expérience magistrale. Il transpirait un peu, beaucoup, passionnément... »

Franchement, là, vous me coupez net. Je vous l'ai dit. Je n'ai pas de témoignage, purée ! Comment je dois vous le dire ? En araméen ? Allez, quoi ! Filez-moi cette liseuse ! Je dois me taper des corrections de dessins pendant la semaine, m'occuper de mon fils, faire le linge... J'aimerais tenter l'expérience de la liseuse. Pour lire à la laverie justement, dans le bus, n'importe où... Bon, j'ai tout de même une question : pensez-vous que c'est OK pour les yeux ? Car avec les corrections, ça me pique déjà un peu... Sinon, j'aimerais vraiment avoir une expérience avec une liseuse pour écrire sur cette expérience ! Pour ça, faudrait que je gagne le concours. Ce n'est pas plus compliqué. Vous comprenez ?!? Mais une chose est sûre ; si je remporte

le match, c'est Tintin pour le témoignage ! Je déteste faire le Milou deux fois.

MOI, LIRE UN LIVRE NUMÉRIQUE ?

Carole

L'odeur du papier, la douceur de la page que l'on tourne, le plaisir de découvrir les mots qui défilent au fil du regard, toucher la couverture d'un livre et le découvrir comme les chocolats que l'on découvre dans une boîte de pralines... Abandonner tout cela, tout ce plaisir pour une liseuse ? Quelle hérésie !

Pourtant, en prenant la liseuse d'un ami j'ai découvert autre chose, le petit plus qui fait changer les mentalités. Le plaisir charnel de toucher le papier a disparu, par contre, voici que j'ai presque toute ma bibliothèque sous la main !

Moi qui suis une grande fan de Jane Austen, j'ai redécouvert le plaisir d'emmener *Raison et Sentiments*, *Orgueil et Préjugés* en même temps dans le train, sans parler d'*Emma* et *Northanger Abbey*.

Tout Maupassant ? Dans une main !

Tout Proust ? Sans souci.

Et en plus gratuit ! Que de plaisir à pouvoir se délecter des aventures de Sherlock Holmes (oui je sais, je suis très éclectique en matière de lecture !) ou de Gaston Leroux et tout cela gratuitement !

Il y a du monde dans le train ? Pas de souci, il n'y a qu'à sortir son Kindle et il ne faut pas beaucoup d'espace pour l'ouvrir, choisir son bouquin et s'adonner à son plaisir favori. Vous êtes bousculée ? Pas de souci, vous n'allez pas perdre votre page ! Votre arrêt est déjà là ? Pas de souci, je ferme mon Kindle le matin et le soir je retrouve la page où je me trouvais. Et pas uniquement pour le livre que je lisais le matin, mais aussi pour d'autres livres que j'aurais ouvert et commencé un autre jour et dont je pourrai retrouver exactement la page à laquelle je m'étais arrêtée.

Pouvoir sauter d'un auteur à l'autre si l'environnement ne s'y prête pas (trop de monde dans le train, trop de papotes etc). Pourvoir lire n'importe où, assis, n'importe comment...

Oui, mais je vous entends d'ici, ça fatigue les yeux... Eh bien non, la liseuse contrairement au pc ne fatigue pas les yeux car il n'y a pas de rétroéclairage et pourtant même au soleil, j'arrive à lire !

Mon Kindle ? Il ne me quitte plus ! Tous mes bouquins préférés y sont bien

gardés et si je le perds ? Si ma maison brûle (parlons des extrêmes !) ? Pas de problème, ils sont bien au chaud chez Amazon ou chez d'autres éditeurs d'ebooks qui me les gardent gratuitement. Je peux donc les télécharger à nouveau lorsque je le souhaite.

Bon, il n'a pas l'odeur de la poussière des bibliothèques, ni le plaisir charnel de toucher et de tourner les pages lues et relues mais il est pratique, facile, léger et toujours disponible ! Bref, mon Kindle, je l'adore et il ne me quitte plus.

L'ÉTUI DE CUIR BLEU

Karine Carville

Il s'avança dans le bus, bringuebalé de droite à gauche au gré des à-coups de la conduite du chauffeur. Dehors, il pleuvait. Pourtant, il aurait préféré se trouver sous le crachin plutôt que dans la chaleur moite des transports en commun.

Parvenu au fond du bus, il avisa l'une des nombreuses places libres mais arrêta son élan. Là, sur le siège usé, un écrin en cuir bleu était abandonné. Il frémit. Cet étui, il savait ce qu'il contenait et, surtout, à qui il appartenait.

Sans plus réfléchir, il s'en saisit dans un geste d'un naturel déconcertant puis s'assit enfin. Sa large paume caressa la peau bleutée, couvrant presque entièrement sa surface. Il soupira en ouvrant l'étui. La liseuse numérique était là. SA liseuse. Combien de fois l'avait-il vue penchée sur elle, les yeux rivés sur sa page à l'encre numérique, ses doigts glissant sur son écran tactile dans une caresse qu'il jugeait à la limite de l'érotisme ? Rien ne pouvait alors la sortir de sa contemplation, de sa béatitude. Pas même les regards insistants qu'il lui lançait depuis plusieurs semaines. Combien de fois avait-il imaginé l'interrompre durant sa lecture, poser une main sur son épaule, attirer ce regard que des lignes d'écriture lui volaient ?

Mais jamais, jamais il n'avait osé. On n'interrompt pas une lectrice en plein voyage !

Il alluma la liseuse. Des lignes s'affichèrent, petites, régulières, créant des paragraphes gris. Il s'émerveilla un instant de la qualité graphique du texte qu'il commença à lire sans même y songer.

« Sa colère se changea en panique au fur et à mesure que l'évidence s'imposait à lui : sa fille de quinze ans prenait la pilule » (extrait de *7 ans après...* de Guillaume Musso, NDLA). Il sourit. Il avait soudainement envie de tourner la page pour savoir si ce papa avait de bonnes raisons de s'inquiéter.

Il effleura l'écran. Oserait-il aller voir les autres titres de la liseuse ? Il toucha l'icône représentant une petite maison et une liste apparut. L'émotion le saisit à la lecture des titres. Il ne les connaissait pas pour la plupart, n'étant pas un lecteur assidu. Il avait cependant la délicieuse impression de percer le

mystère de cette jeune femme qu'il trouvait si séduisante. Comme regarder par la fenêtre de sa chambre, le cœur battant, plein d'espoir... À présent, il suivait la liste des titres des yeux comme il eut aimé parcourir les courbes de son corps.

Combien y en avait-il ? Des centaines ? Des milliers ? Les avait-elle tous lus ? Les avait-elle vraiment tous choisis ? Lui avait-on offert certains ebooks ? En avait-elle téléchargé illégalement ? Un discret frisson de plaisir le parcourut alors qu'il imaginait cette jeune femme à la douce silhouette en pirate littéraire patenté.

Il en choisit un, presque au hasard. « Le soir, il y avait encore deux lunes. » (extrait de *1Q84* de Haruki Murakami – NDLA) Ses yeux se mirent à glisser sur les lignes avec une facilité qu'il ne se connaissait pas. Son geste, quelque peu hésitant au départ, s'affirma rapidement et les pages tournèrent presque sans qu'il s'en aperçût. Il manqua même de refermer l'étui en croyant tourner la page d'un livre bien réel, fait de papier, d'encre et pesant dans la paume. Les textes semblaient ramenés à leur juste valeur : des enchaînements de lignes, de paragraphes, d'idées, gérés par une table des matières électronique. Ils n'étaient pas hiérarchisés comme dans une vraie bibliothèque. Un libraire ne s'était pas permis de mettre de côté les textes poétiques parce qu'il les jugeait moins importants que les derniers essais psychologiques. Non, ici, seul le lecteur avait la charge de faire son propre classement, selon ce qu'il aimait, sans nulle contrainte extérieure, sociale ou morale...

Il releva la tête juste à temps : il avait failli manquer son arrêt ! Depuis combien de temps n'avait-il pas lu ainsi ? Depuis toujours, lui sembla-t-il. Il n'avait jamais aimé lire. Les superbes collections reliées cuir de ses parents auxquelles il n'avait pas le droit de toucher avait promu le livre au rang d'objet sacré, utilisable par quelques initiés dont il ne faisait pas partie.

Il referma l'étui de la liseuse, sans même penser à éteindre cette dernière. Il ne le savait pas encore, mais sa prochaine lecture n'en pâtirait nullement : la batterie de ce nouvel objet était presque inépuisable ! Il glissa ces quelques centaines (milliers ?) de livres numériques dans la poche intérieure de sa veste afin que la pluie ne les atteigne pas (On n'est jamais trop prudent avec les livres...) et descendit du bus le cœur léger. Il avait désormais une raison pour aborder la mystérieuse lectrice sans craindre de la déranger : il devait lui rendre son bien ! Il plissa les yeux sous la pluie, soudain en proie à une

dérangante question : quand lui rendrait-il sa liseuse ? C'est qu'il avait terriblement envie de finir le livre qu'il venait de commencer...

Sur le web : [Mots et cris](#)

DANS LE TRAMWAY

Philippe Castelneau

Nous étions deux, dans le tramway, l'autre soir. La fille est montée après moi. Je ne l'ai pas remarquée tout de suite, c'était l'heure de pointe. J'étais pourtant assis pratiquement en face d'elle, mais tout entier absorbé par ma lecture. C'est seulement au moment de descendre que je l'ai vue. Gênée, sans doute, elle a rabattu l'écran vers elle, mais je savais que c'était une liseuse. Comment elle était ? Je ne saurais vous dire, je ne l'ai qu'aperçue et je n'ai pas reconnu le modèle... Ah, la fille ? Je ne me souviens pas. Mais je sais que nous étions deux, avec une liseuse, dans le tramway ce soir-là.

Avant, je n'en voulais pas. Je voyais bien le côté pratique, mais je n'aimais pas l'objet. Je le trouvais froid, et je le trouvais laid. Je rêvais pour mes livres d'un écrin aussi beau que l'iPod pour ma musique dix ans auparavant. Et comme l'iPod est venu remplacer des boîtiers plastiques et des disques en aluminium, le basculement était facile. Mes livres, c'est autre chose. J'ai un rapport affectif et sensuel avec eux. J'aime les regarder et j'aime en caresser la tranche. Je les ouvre au hasard et ils me parlent. Ils me manquent quand je m'en éloigne, et j'en ai toujours un à portée de main. Je peux dire sans rougir que je les aime.

La liseuse, l'idée me plaisait cependant. Une bibliothèque portative, Babel avec moi, tout le temps ; Alexandrie, tout le savoir accessible en un clic, même à l'autre bout du monde. Même en plein soleil. Je suis allé voir. J'ai lu les tests, comparé les avis. J'ai touché, soupesé, testé, les Sony, Kobo, Kindle, mais non, ça ne me plaisait pas. J'en parlais autour de moi, et personne ne semblait comprendre pourquoi j'en parlais. J'avais déjà tant de livres... Un livre, justement. *Après le livre*, de François Bon, que j'ai lu en version papier : fallait pas pousser, quand même. Mais il m'a fait du bien, celui-là. J'ai compris qu'il n'y avait pas d'opposition qui tienne. L'idée faisait son chemin...

Et puis, New York... C'était dimanche, et nous nous promenions depuis Harlem jusqu'à l'Upper West Side.

Notre hôtel était sur Broadway. À deux blocs de là, il y avait un Barnes & Nobles, à l'angle de la 82^e rue. Leur liseuse, on ne pouvait pas la manquer. Un

corner entier lui était dédié, tous les modèles, les différents accessoires, housses, stylets, socles, il y avait tout. Je me saisisais du Nook simple touch, modèle d'exposition, et fus conquis dès le premier contact : le poids, la matière, le touché, l'affichage sur l'écran, j'étais bluffé. Je n'avais même pas eu un regard pour les tablettes, de toute façon inutilisables en France, ni même pour le Nook rétro-éclairé. Non, c'était le modèle de base qui me fascinait. L'interface était pratiquement identique à celles testées en France sur les autres appareils, mais tout était optimisé ici pour rendre la lecture fluide, sans aucun accroc. Le soin apporté à chaque étape de la conception était visible, je tenais là l'objet parfait. Parfait, parce que basique : pas de fioritures, pas de clavier, pas de couleurs, non, mais un tactile efficace, un bouton discret pour le menu, un habillage sobre.

Je me retournais vers ma compagne pour lui faire part de mon enthousiasme, et elle, elle me tendait déjà un paquet en souriant : elle me l'offrait, ma liseuse !

Avant toute chose, il me fallait l'activer en me connectant à un réseau WiFi, et après l'avoir mise en charge toute une nuit, je choisis de le faire dans la salle de lecture de la New York Public Library. Il y avait bien sûr une portée symbolique à le faire là : un livre au milieu des livres – imaginez : un livre pouvant contenir tous les livres ! –, la continuité d'une histoire qui commence avec l'Antiquité, les tablettes d'argile et les volumen.

Un livre, dit le Littré, c'est « la réunion de plusieurs feuilles servant de support à un texte manuscrit ou imprimé ». Ainsi, ma liseuse, c'est cela et rien d'autre : un livre, seulement un livre.

Ensuite, il y eut le plaisir de relire en anglais, avec le dictionnaire intégré comme béquille. Puis je me mis à piocher un peu partout : publie.net, ONLIT EDITIONS, d'autres encore, une richesse que je ne soupçonnais pas quand bien même je m'y intéressais déjà avant, c'est dire si beaucoup passent encore à côté.

De la littérature, des essais, je lis beaucoup, je souligne abondamment, j'annote un peu, ma liseuse ne me quitte plus. Je bois mon café avec elle, la trimbale partout, la sors dès que j'ai deux minutes et je sais que fidèle compagne, elle s'ouvrira aussitôt sur la page en cours. Le soir, elle me conduit jusqu'aux portes du sommeil et je la repose sur la table de nuit avant d'éteindre les feux.

On peut parler d'une idylle. Ma liseuse est devenue la maîtresse de mes lectures. Qui sait si je ne vais pas finir par l'aimer autant que mes livres ?

Et qui sait combien nous serons demain, avec une liseuse, dans le tramway ?

Sur le web : pcastelneau.wordpress.com

La première fois que j'ai vu de près un manuscrit du Moyen Âge, j'ai ressenti un choc. L'encre sur la peau de jeune veau longuement grattée et poncée au dixième siècle, brillait comme si le moine copiste venait de tracer ses mots... C'était dans la bibliothèque municipale d'Avranches, au deuxième étage de la mairie de cette petite ville normande où reposent, depuis la Révolution, les trésors provenant du scriptorium (l'atelier d'écriture) de l'une des plus formidables abbayes médiévales, le Mont-Saint-Michel au péril de la mer...

Les couleurs, obtenues non par des procédés chimiques, mais sur base de pigments naturels – suivant des recettes dont certaines sont à présent perdues – jetaient leur éclat dans la lumière de fin d'après-midi, intactes depuis mille ans.

Je m'étonnais auprès du gardien des lieux : ces couleurs, ces encres, et leur support, tout ça avait dû être restauré ? Jamais ! me répondit-il, un peu scandalisé.

J'avais déjà vu de nombreuses reproductions, parfois imprimées avec beaucoup de soin, de manuscrits du Moyen Âge. Mais les originaux, là, surpassaient, et de très loin, les meilleures reproductions. Par leur luminosité, leur fraîcheur indiscutable et troublante. *Comme si le temps, sur ces œuvres, n'avait pas de prise.*

L'imprimerie, si elle a permis, à dater du quinzième siècle et jusqu'à aujourd'hui, de reproduire, beaucoup plus vite et en beaucoup plus grand nombre, les textes et les images jusque-là copiés à la main, constitue un progrès. Un progrès qui, d'un coup, fit basculer notre civilisation dans la modernité : le temps de l'artisanat, de la pièce unique, s'achève avec l'irruption de l'imprimerie. Le règne du multiple, reproduit à l'infini et à l'identique, le règne de l'imprimerie est aussi celui, irrémédiablement, de l'industrie ([McLuhan](#) a bien vu ça).

Ce progrès se solde par un gain, en temps et en argent, mais aussi par une perte. L'imprimerie, comme toute industrie, est tout bonnement incapable de

produire la fraîcheur et la lumière qui émanent de la pièce unique sortie des mains de l'artiste, de l'ouvrier – ceci est également vrai pour la maison construite en série, comme pour les vêtements, les meubles ou la nourriture industrielle...

En outre, de l'acide ayant été injecté dans le papier à partir de la fin du dix-neuvième siècle – question de lui garantir un blanc éclatant – tous nos imprimés récents sont destinés à s'effriter, à s'éroder. En un mot, à s'autodétruire à terme.

Feuilletez, pour voir, un de ces romans imprimés dans les années cinquante du vingtième siècle (ça se trouve encore chez certains bouquinistes). Vous constaterez que les pages, si vous les touchez ne serait-ce que du bout des doigts, se fragmentent en petits morceaux. Secs, usés et jaunis par le temps, semblables à ces fragiles papyrus égyptiens qui nous viennent de l'Antiquité.

Devant cette catastrophe qui guette, des fours ont été conçus, destinés à la désacidification, un par un, des exemplaires de livres produits depuis la fin du dix-neuvième siècle et conservés, à Paris, par la Très Grande Bibliothèque (une appellation qui a, je trouve, quelque chose de babylonien, et donc de promis à la ruine, comme l'empire du même nom, victime de son gigantisme). Cette opération, extrêmement coûteuse, fait songer au désamiantage de certaines constructions récentes : il s'agit, dans les deux cas, de sauver ce qui peut l'être, quitte à payer le prix fort.

Les deux opérations, à leur tour, ne font-elles pas songer au coût exorbitant que réclament, pour être restaurées, sauvées, conservées, un certain nombre d'œuvres d'art récentes ? Leur défaut est d'avoir été produites avec des matériaux éminemment périssables : couleurs pures, non mélangées d'huile, utilisées par les peintres fauvistes ou déchets divers intégrés dans leurs travaux par plusieurs artistes contemporains.

Les constructions, manuscrits et tableaux issus des siècles médiévaux survivront donc, c'est le paradoxe, à leurs homologues produits aux Temps Modernes. Édifices, imprimés et œuvres artistiques qui, à moins d'être restaurés à prix d'or, se seront considérablement dégradés et, selon toute probabilité, auront à moyen terme complètement disparu.

L'image virtuelle, seule, permettra sans doute de stocker la mémoire

architecturale, littéraire et picturale de nos siècles voués, comme les ampoules électriques, les automobiles, les aspirateurs et les fours à micro-ondes, à une obsolescence programmée.

La dématérialisation des objets produits par la modernité constitue donc la possibilité la moins coûteuse pour que ceux-ci puissent se survivre à eux-mêmes.

Et on peut finalement se demander dans quelle mesure ce destin n'était pas déjà, secrètement, inscrit ou pressenti dans leur conception, puisqu'elle impliquait au départ leur autodestruction au plan matériel.

Ce qui reste de l'enveloppe charnelle, une fois opérée la dématérialisation des corps, c'est l'esprit, l'âme, la mémoire.

C'est pourquoi, avec la littérature virtuelle, le texte nous revient *allégé*, débarrassé de ses oripeaux matériels. C'est pourquoi, désormais, il flotte dans les nuages (*clouds*).

LE LECTEUR, LA LISEUSE, LA LECTRICE ET LE LISEUR

Daniel de Loneux

Un lecteur et une lectrice somnolent au bord de la plage.

Un lecteur et une lectrice vagabondent au fil des pages.

La lectrice est à portée de main du lecteur.

Le lecteur tient la liseuse au bout des doigts.

Mais quel récit est donc en train de lire la lectrice concentrée au bord de la plage ?

Serait-elle plongée dans *Le liseur*, ce roman de Bernhard Schlink où une femme ne peut accéder à l'amour qu'après que son amant a déclamé des classiques de la littérature à voix haute ?

Et pendant ce temps, à deux doigts de là, que lit le lecteur sur sa liseuse ? Un incunable ? Un conte ? Une nouvelle ? À moins qu'il ne lise dans les pensées de la lectrice, qui lit les aventures du liseur ? Le lecteur voudrait-il donc se métamorphoser en liseur, et devenir ainsi l'élue de la lectrice ?

Peut-être n'en est-il rien : peut-être le lecteur, du coin de l'œil, a-t-il tenté, en vain, de lire dans les lignes de sa main un avenir partagé avec la lectrice ?

D'ailleurs, la lectrice est peut-être à mille lieues du liseur... Peut-être est-elle à la conquête d'autres hommes de lettres : *L'homme au crâne rasé*, de Johan Daisne ? *L'homme numérique*, de Nicholas Negroponte ?

Tandis que le lecteur explore de nouveaux rivages littéraires : *L'île du jour d'avant*, d'Umberto Eco ? *La plage ultime*, de J-G Ballard » ?

Et si au fond, ami lecteur, amie lectrice, la réalité était encore bien différente ? Et si notre lecteur et notre lectrice avaient simplement lu entre les lignes ? Et si, à défaut de croiser leur regard, ils avaient croisé leurs mots ? Le lecteur aurait alors lu les pages de la lectrice, tandis que cette dernière aurait découvert, dans tous ses caractères, le contenu de la liseuse du lecteur ! Et s'ils avaient ainsi réalisé qu'ils lisaient la même histoire ?

Et si, dans une savoureuse et ultime « mise en abîme », nous découvriions à notre tour que cette histoire n'était autre que les quelques lignes qui précèdent, cette courte fantaisie inspirée à l'auteur par la photo d'un couple aperçu dans la réserve naturelle de Vendicari, en Sicile ? Une petite fable sur

l'avenir du livre dont la morale serait la suivante :

« Que la trame en soit électronique ou imprimée, réelle ou virtuelle, d'encre ou de cristaux, d'écran ou de papier, la vie est bien un roman... Et, pour peu qu'ils apprennent à vivre côte à côte, lectrices, lecteurs, liseurs et liseuses du monde entier sont certainement promis à de vastes, confortables et réjouissantes plages de lectures communes ! »

LE COFFRE À JOUETS DES LECTEURS

Eric Dekokelaere

La première fois que j'ai entendu parler d'ebooks, il s'agissait en fait du papier électronique qui venait d'être inventé. Passionné de sciences, j'étais déjà attentif à toutes les petites et grandes découvertes du monde de la recherche. Nous venions de passer l'an 2000, et un jour, je lis sur Internet un article parlant de chercheurs ayant réussi à fabriquer une feuille souple à encre électronique. J'ai tout de suite été emballé et j'ai su immédiatement que le jour où un appareil de lecture muni d'un tel « papier » serait mis en vente, j'en achèterais forcément un.

Dix ans ont passé et les premiers ebook readers, ou liseuses, ont fait leur apparition à grande échelle. Après des mois de veille technologique, j'ai enfin fini par trouver l'appareil qui répondait à mes attentes : une liseuse Sony PRS 650. Depuis, je ne peux plus m'en passer. J'ai changé plusieurs fois de téléphone portable, acheté un iBidule, mais ma liseuse est toujours la même et je lui reste fidèle.

Ce qui est étrange, c'est que dès que je l'ai eue, j'ai tout de suite cherché à retrouver en numérique les livres que je possédais au format papier. Dès que j'en trouvais un – des classiques pour la plupart, donc facile à trouver grâce au projet Gutenberg – je mettais l'équivalent papier de côté, constituant ainsi une pile de livres à revendre chez un fameux libraire parisien. Très vite, j'ai pu vider une bibliothèque entière et gagner de l'espace dans mon appartement. De plus, la revente des livres a permis de financer une partie de ma liseuse !

Afin de retrouver l'attachement à l'objet livre qui me manquait et que l'on perd avec le livre numérique, j'ai fabriqué une couverture pour ma liseuse, avec du carton encollé d'un beau papier rouge à effet acheté chez un marchand de matériel pour artistes. Je retrouve du coup l'attachement à l'objet livre, mais avec les avantages de ma liseuse.

Il m'arrive encore de lire des livres en papier, mais très rarement. Je trouve les livres de poche trop encombrants, peu pratiques et de mauvaise qualité. Quant aux brochés, ils sont trop volumineux, trop lourds et trop cher. Je n'en achète plus du tout.

Depuis, je ne quitte plus ma liseuse. Je l'emmène partout avec moi, en

vacances, en voyage – en train, en avion, dans le métro. Facile, elle tient dans une sacoche, une serviette et même dans la poche de ma veste !

Du coup, je me suis rendu compte que je lis beaucoup plus depuis que je l'ai, car j'ai toujours hâte de l'utiliser !

Je n'imagine plus mon quotidien sans liseuse, et si les constructeurs devaient arrêter d'en fabriquer, mon quota de lectures baisserait drastiquement.

J'ai beau chercher, je n'ai pas de reproche important à lui faire. L'absence de couleurs ne me manque pas plus qu'elle ne me manque sur le livre de poche. J'aime en revanche que l'écran soit tactile, tourner les pages d'un doigt me rappelle que je tiens bel et bien un livre entre les mains. Je ne fais plus attention au flash noir du changement de page depuis bien longtemps. Elle pourrait en revanche être plus rapide, contenir un dictionnaire français (je n'ai droit qu'à des dicos bilingues), avoir une interface plus *fun*, mais tout ça est très secondaire.

J'aime aussi l'imprévisibilité de l'apparition de cet appareil. À ma connaissance, la science-fiction avait prévu les téléphones portables et les tablettes, mais pas les liseuses. Inventer des appareils de lecture, à quoi bon ? Et pourtant. La technologie a aussi beaucoup à apporter à la culture.

Pour terminer, ce qui, finalement, me plaît le plus dans le livre électronique est la diversité des sources. Il y a une dizaine d'années, quand on voulait se faire surprendre par un livre, on allait dans une librairie acheter un bouquin de chez P.O.L. J'adorais l'éclectisme de leurs auteurs. Aujourd'hui, on furete sur le net, et on tombe sur de petites perles. C'est tellement facile et rapide. Le temps gagné à ne pas se rendre dans une librairie bondée, à ne pas prendre les transports ou la voiture, à ne pas faire la queue à la caisse... on le passe désormais à lire.

La liseuse, pour moi, c'est la liberté, de lire, de découvrir, n'importe quoi, n'importe quand, n'importe où, et en quantité. Et surtout l'envie. Envie d'allumer cet appareil qui contient tant de belles choses. La liseuse, c'est un peu le coffre à jouets des lecteurs.

LIRE. LA NUIT. LE JOUR.

Gérard de Séllys

Lire. La nuit. Le jour. À plat ventre devant un feu. Accroupi sur les dalles d'un trottoir les pieds dans le caniveau. Debout, dans une rame de métro. Allongé dans un lit d'hôpital. Assis, la nuit, à la table de la cuisine. Dans un train surpeuplé ou désert. Allongé sur la pelouse d'un parc à l'ombre d'un vieux chêne. Au sommet d'une montagne à peine gravie. Dans la salle de lecture aux sons feutrés d'une bibliothèque publique. Accroupi au fond d'un jardin entre deux groseilliers. La tête posée sur les cuisses de l'être aimé. À une terrasse de café frôlé par les passants pressés. Sur un banc d'une allée d'ormes. Dans les senteurs de la mer d'une plage surchauffée. Sur une barque dérivant au fil lent de l'eau verte d'un étang. Dans les dédales colorés d'une librairie sous l'œil bienfaisant, attentif et discret du bouquiniste. Porter le livre dans l'impatience de le lire. Sur les genoux, dans son sac, dans la main gauche tandis que la droite tient une poignée d'autobus. Sous le bras ou dans la poche s'il pleut.

Chiffonné, déchiré, en miettes, mais toujours lisible. Emprunté, annoté, gardant des traces de chocolat. Lire. Les yeux suivant les lignes ou entre elles. Des images naissent dans la tête, les personnages prennent forme, les actions éclatent dans l'imagination, le plus ancien écran de l'homme. Lire. Ne pas comprendre, relire, entendre une musique, relire pour la chanson, s'immerger, plonger, s'oublier dans une vie qui n'est pas la sienne et le devient un peu ou beaucoup, s'échapper, se mettre à côté, entrer dans des émotions inconnues, reconnaître des sentiments partagés, s'entourer d'un monde plus vaste que le monde, allonger le pas, danser sur place, errer dans des déserts, empiler des coquillages, écouter des voix, écouter les doigts frappant un clavier, vivre un rêve, attendre l'improbable, découvrir. Humer des parfums à la seule lecture de leurs noms, la seule description de leurs arômes, la seule allusion à leurs effets.

Trembler de froid ou mourir de chaud selon que l'auteur vous entraîne dans le Grand Nord, au Sahara ou au coin de votre jardin. Frissonner à la caresse d'un frôlement décrit en trois mots ou en trente. Pleurer à l'évocation d'un chagrin ou d'un désespoir. Cœur bondissant à l'apparition d'un bonheur.

Espérer à la suggestion ou à la peinture vive d'un avenir. Lire ensemble, à voix haute, dans l'ombre d'un crépuscule rouge. Déchiffrer une calligraphie ancienne appliquée au dos d'une carte postale parlant de chance et de retour.

Le monde est une bibliothèque. La vie est un livre. Un livre est la vie. Ne pas lire est un racornissement. Empêcher de lire, une amputation. Priver de lecture, c'est étouffer une galaxie. Barrer l'accès à la lecture, c'est condamner l'ouverture à la rêverie. On ne peut vivre sans livres.

C'est toujours la nuit que ça se passe. C'est comme ça. Il faut le noir. Toute l'opération se déroule dans l'obscurité. Je cherche à tâtons la liseuse. Je la reconnais au toucher : le molletonné de la housse tellement rassurant, comme un doudou dont la simple présence vous permet de trouver le sommeil. Puis je l'allume. Le halo de lumière qui se répand alentour me donne l'impression d'une lampe de poche. Comme si j'étais dans une tente, perdue quelque part dans le Grand Nord, en expédition solitaire et que je me levais, la nuit, armée d'une lampe torche, pour traquer n'importe quelle histoire errante (quand on en voit une, on se jette sur elle, on la neutralise au moyen d'un grand filet et on la saucissonne fermement jusqu'au retour au campement. Le trajet la rend docile et c'est avec beaucoup de simplicité qu'elle se délie pour votre ravissement, votre écœurement ou votre ennui, dans votre tente, quelque part dans le Grand Nord).

Avec la liseuse, tout est beaucoup plus doux. On ne traque personne, on laisse défiler le petit film des rayonnages de notre bibliothèque sans relief, invisible, et puis, on pointe du doigt le livre incriminé. On le soumet à notre tentation du Beau, du Drôle, de l'Effroi, de l'Affrontement et on déguste. Toujours dans le noir.

Parfois, les ténèbres gagnent du terrain alors on augmente l'intensité lumineuse. La liseuse devient îlot de replis, de refuge.

Parfois, les cils d'en haut rejoignent ceux d'en bas et c'est le poids de la liseuse s'échappant de mes mains qui ne retiennent plus rien, qui me rappelle à l'ordre.

La liseuse se la joue fourmi : elle engrange des provisions pour l'hiver. Mais elle se la joue aussi cigale : elle se pare de ses plus beaux atours, danse la gigue et chante de sa voix de sirène les mélodies qui m'enchaîneront à elle des heures durant, toute une nuit s'il le faut.

La liseuse n'impose rien. Elle suggère. Elle expose. Elle invite. Elle séduit. Elle ment aussi, parfois, donnant l'impression qu'on peut tout (lire).

La liseuse est mon nouvel animal de compagnie, mon trophée (comme l'oreille du taureau que l'on transporte partout pour se donner l'illusion d'être

fort) qui me rappelle que je ne suis jamais seule. La liseuse comme prolongement de ma bibliothèque. La liseuse comme défilé de pages. La liseuse comme le miroir qui me fait basculer de l'autre côté.

Et voilà le soleil qui débarque, imposant à la nuit de se retrancher dans ses appartements de fonction et selon le bon vieux principe de vase communicant, l'intensité lumineuse de la liseuse diminue. Telle une luciole à l'agonie, elle s'éteint sans un bruit pour renaître de ses cendres quelques heures plus tard au milieu d'une nouvelle nuit.

Sur le web : www.amedewez.wordpress.com

L'ODEUR DU PIN SUÉDOIS

Michel Dufranne

Je le confesse, je suis un menteur, un arnaqueur, une crapule de la pire espèce, bref, le roi du faux-semblant.

On me prête, par écran plat interposé, des compétences, voire une expertise, en « littérature numérique », la belle affaire. Pensez-vous que Simon Baker soit réellement un « mentaliste » prêt à sauver la veuve et l'orphelin ? Imaginez-vous seulement un instant que Michael C. Hall soit un tueur psychopathe ? Non... Moi, par contre, le *vulgus spectatorus* (ne cherchez pas la signification de cette expression, je viens de l'inventer) est convaincu que je lis les livres dont je cause (à croire que personne n'a entendu parler des fichistes), pire il me voit la liseuse vissée à la main prêt à monter à l'assaut du premier livre numérique – pardon, ebook, mieux vaut causer franglais pour conserver le vernis du mec hype – trouvé au détour d'une url.

Que nenni, je n'ai jamais lu le moindre bouquin fait de bites et de pixels. Moi, ce que j'aime, c'est l'odeur du pin suédois. Ce sont ces planches mal coupées que l'on assemble avec l'émerveillement d'un gamin de cinq ans qui découvre ses premières briques danoises ; c'est ce moment jubilatoire où l'on peut sacrifier salon, salle-à-manger, dressing, pour construire son petit mundaneum. Dans ma méchanceté naturelle, je l'admets, je frôle l'orgasme lorsque ma femme de ménage, au physique de jeune hardeuse de l'Est, s'entaille les petites menottes sur des couvertures mal tranchées. Et que dire de cette explosion de narcissisme lorsque les parents d'une pisseuse de la classe de l'un de mes marmots, découvrant notre antre pour la première fois, ne peuvent retenir LA question qui leur brûle les lèvres (toute rhétorique la question car n'ouvrant qu'un livre par an ils n'imaginent pas que je puisse répondre par l'affirmative) : “Et vous avez tout lu ?!” Bien sûr que non, pauvres pommes. Mais voilà bien un signe extérieur de richesse intérieure qui s'entretient à grands sacrifices d'espace et de lumbagos. Vous m' imaginez exhibant les milliers de titres contenus dans ma liseuse à de parfaits inconnus ?! Pour qui me prendraient-ils... Un bobo arrogant désireux d'étaler son manque de culture. Adieu l'image positive de la bonhomie du gros, bonjour la mesquinerie et la petitesse de l'obèse qui tente d'être branché. Tant

qu'à évoquer des problèmes de masse pondérale et d'attraction terrestre, représentez-vous les calories perdues à emballer, déballer, remballer, placer, déplacer, replacer ces bons vieux livres poussiéreux ; ne dit-on pas, dans les milieux cultivés, que l'on reconnaît un bon libraire à son tour de taille... Avec ces liseuses dont vous désirez tant me faire dire du bien, *bye bye* l'exercice physique ; nul besoin de bouger son séant jusqu'à son dealer de culture, tout juste risque-t-on une épicondylalgie de l'index. Prenons quelques lignes pour envisager ce monde de demain que les accros à la technologie veulent nous imposer. Le cul vissé dans son canapé, le e-lecteur voit croître ses escarres proportionnellement au risque de maladies cardio-vasculaires, risque qui creuse à lui seul le trou de la SÉCU, SÉCU qui se doit d'être renflouée par des coupes drastiques dans d'autres allocations, comme l'aide aux artistes et à la création, par exemple. Ainsi, cet e-lecteur greffé à sa liseuse diminue non seulement son espérance de vie, mais assassine à petit feu l'auteur – déjà fortement fragilisé par le piratage, mais ceci est un autre débat – dont il aime tant la prose. Est-ce là vraiment le monde que vous voulez ? Pensez-y... et méfiez-vous de ceux qui affirment aimer les ebooks, car ils sont dangereux et, surtout, ce sont des menteurs...

Faites-moi confiance sur ce coup, car j'en suis un !

Sur le web : paper.li/MichelDufranne

JE REGRETTERAI LES MARQUES-PAGES

Jean-Claude Dunyach

Les livres électroniques ont pénétré dans ma vie et je leur trouve bien des attraits. Dans ma liseuse, au fond de ma poche, se cachent des centaines de livres différents – romans et poésies, biographies et polars, des choses inclassables et des manuscrits en cours. Cette liberté que j’ai de pouvoir picorer, où que je sois, quelques pages du dernier roman de... suivies d’un haïku de Bashô, ou d’un retour à quelques textes fondateurs dont je n’ai jamais perdu l’envie de les relire, cette liberté, je n’y renoncerai plus.

J’aime les livres, mais surtout j’aime lire. Pour moi, l’objet livre est d’abord une histoire à déchiffrer, pas nécessairement une odeur de papier ou le poids rassurant d’un paquet de feuilles qui bruissent sous mes doigts. Ce sont des mots alignés qui prennent vie sous mon regard, c’est la voix d’un auteur qui jaillit d’entre les lignes. Les lettres qui s’affichent sur l’écran de ma liseuse me conviennent aussi bien que les caractères d’imprimerie de ma bibliothèque. J’entends la même musique, les mêmes murmures.

Mais les marque-pages...

J’en ai de toutes sortes. Certains sont donnés avec un livre précis dont ils reprennent un morceau d’image de la couverture. Ceux-là, je les déplace d’un livre à l’autre, au gré des affinités, afin que lire l’un me rappelle que j’ai aussi lu l’autre. D’autres sont des marqueurs génériques, offerts par des éditeurs – dix, vingt fois les mêmes. J’en faisais des tas là où j’avais l’habitude de lire, près de mon fauteuil favori, derrière mon lit. J’en mettais dans mes valises, comme des brins de lavande séchés, afin de ne jamais me retrouver dans la terrible situation de devoir corner une page.

Mais surtout, il y avait les marque-pages improvisés. La carte du restaurant, où nous avons parlé, elle et moi, de choses improbables et dont je retrouvais fugitivement les saveurs en ouvrant le livre. Les photos. Les cartes de visite de gens à qui je ne pensais plus assez. Les instants volés, griffonnés au dos d’un bristol, que je retrouvais trop tard. Toujours trop tard. Tous ces moments figés glissés entre les pages, qui se mêlaient un instant à l’histoire en cours et qui parvenaient parfois à m’en détourner.

Les liseuses m’ont redonné le goût de lire n’importe où et je les en

remercie. Mais je garderai quelques livres pour abriter mes marque-pages et les surprises qu'ils m'offrent. En attendant le jour où ma liseuse s'ouvrira d'elle-même sur un fragment de lettre d'amour que j'aurai rangé là, pour ne lire que lui et refermer le livre jusqu'à la prochaine fois.

Sur le web : www.dunyach.fr

LES ARBRES DISENT MERCI

Thierry Fagnart

Ma tablette peut emporter une très grosse bibliothèque pour un poids très négligeable dans mon sac de voyage. Ce qui me permet de choisir un livre, un dictionnaire, une bande dessinée... et ce, en fonction de mon humeur.

Je peux aussi, d'un simple clic, trouver très vite l'ouvrage que je cherche sans avoir à jouer les explorateurs.

De plus, un livre numérique n'a pas besoin d'un éclairage d'appoint pour être lu et je peux également calibrer l'écriture selon ma vue.

L'inconvénient, c'est qu'il me manque le toucher et l'odeur du papier, mais je me console en me disant que j'épargne à peu près un arbre par livre et que j'évite à mes étagères de s'effondrer sous le poids de la connaissance et de la culture.

« One for the money, two for the show ! »

À peine la voix d'Elvis avait-elle retenti que Maman sortit de son sommeil naissant pour entamer son habituel refrain : « Encore cette chanson ! C'est toute la journée... ».

« Maman, je t'ai dit cent fois que c'est ma sonnerie de téléphone, cette chanson. Sur un smartphone, on peut mettre toutes les sonneries qu'on veut. Je peux la changer si elle t'ennuie... »

À l'heure de la sieste, Maman fait semblant de faire la sieste et moi, je lis. En ce moment, je suis plongé dans *La liste de mes envies*. Ça me prend une plombe à lire. Pas que je me force, j'adore ce bouquin mais je me fais mes listes aussi. Je me retrouve avec femme et enfants que je n'ai pas dans une interminable limo à sillonner les boutiques de Miami Beach. Ou plutôt, non. À pavaner devant chez Sénéquier, en rapace, au volant de MA Bentley Continental GT cabrio. Ou plutôt, non. Ou plutôt... « Il est bien long ton bouquin, lance Maman. Ça fait des mois que t'es dedans ! Dépêche-toi un peu, j'aimerais bien le lire ! ».

Driiinng, driiinng : « Salut Paul ! Ça fait un bail ! OK je t'attends à six heures... ».

J'avais changé la sonnerie de mon iPhone et mis dessus une « à l'ancienne ». Comme ça, fini les ambiguïtés. Et finis les commentaires de Maman. Paul, mon pote de toujours, mon frère, monte pour embrasser Maman. Il arbore de superbes lunettes en titane. « Hé oui, mon vieux, il était temps, je voyais plus rien en voiture... »

« Ça te va bien. Ça te rajeunit ! Je devrais en faire autant. Mais, moi, pour lire. De loin, ça va... ».

Ça tombait bien. Paul et moi, ce soir, on allait voir Johnny à Forest National. J'ai montré les photos du concert à Maman. D'abord, elle n'a pas réalisé, elle trouvait que j'avais un bien bel appareil photo : « C'est rigolo comme on peut passer d'une photo à l'autre avec son doigt ! ». Je ne lui aurais rien dit mais « l'appareil » s'est mis à sonner. « Mais c'est ton téléphone qui

fait tout ça !? ».

Depuis, Maman n'arrête pas de jouer avec mon iPhone. Elle reste des heures à chatouiller Talking Tom ou à revoir sa géographie sur Plans. « Et pourquoi pas moi ? C'est interdit à mon âge ? »

— Pour un qui doit porter des lunettes, tu lis bien facilement.

— Ça dépend des caractères...

— Tu n'enlèverais pas cette pochette noire ? Je me demande pourquoi tu emballes tes bouquins là-dedans. Ça fait vraiment plouc...

— Si c'était une Vuitton, tu comprendrais mieux, je suppose ?

— Imbécile !

J'avais touché dans le mille. Maman a toujours été un peu snob. En quête de reconnaissance. Je ne sais pas si elle est intelligente, mais elle est cultivée. Et terriblement curieuse. Tant et si bien qu'elle finit par surfer, envoyer des mails, par presque tout savoir sur mon iPhone.

Plusieurs fois, j'ai cru qu'elle allait comprendre. J'aurais dû avouer et je n'en avais pas la moindre envie. Maman était bien trop accaparante – mon iPhone en est témoin – pour que je m'y risque.

— Où as-tu caché la tablette ?

Chat échaudé... J'ai piqué un fard.

— Ma parole, tu deviens égoïste en vieillissant...

J'allais esquisser et partir sur une longue tirade vantant mes mérites de fils exemplaire. Des fils comme moi, t'en connais beaucoup toi qui feraient ça. Regarde tes copines. Heureusement, cette conversation-là que nous avions déjà eue bêtement – car sans issue – des dizaines de fois, Maman l'écourta involontairement : « T'aurais au moins pu m'en laisser un petit morceau. Moi, sans chocolat le matin, ça ne va pas ! »

Ce n'était que ça... Le chocolat. Ouf, je ne l'étais pas, chocolat... Enfin, pas encore.

C'est Paul, mon Paul qui m'a trahi ! Mais j'avoue que je commençais à être cerné. Des tas de trucs titillaient doucement Maman. Pourquoi ma pochette noire ? Comment je parvenais à lire presque dans le noir alors que je me plaignais de ma vue de près ? De quelle boutique venaient mes bouquins ?

Paul donc passa un soir et trouva Maman dans son fauteuil en train de lire. Enfin, d'essayer de lire. Elle était sous le lampadaire, une loupe triple épaisseur à la main. Elle devait faire du lettre à lettre. Pas l'idéal pour savourer sa lecture...

Paul eut pitié :

« Mimi, vous devriez lire sur une tablette ! Pour vous qui jonglez avec l'iPhone, ça va être un jeu d'enfant. ».

Là-dessus, Paul s'empare de ma tablette et s'assied à côté de Maman. Voilà mon livre démasqué ! Maman me jette un drôle de regard déjà rempli de reproches. Et Paul se met à faire l'article. Il joue avec les tailles de caractères, la luminosité des pages, la bibliothèque dans laquelle Maman déjà se rue et se régale. Et les regards qu'elle me jette sont de plus en plus pesants.

Je m'éclipse. Je sais où trouver une pochette Vuitton...

À NOTER SUR VOS TABLETTES

Marie Goeyens

Cette expression que ma grand-mère utilisait a soudain repris du service ! Comme on ne peut plus se passer d'Internet, j'ai « gougueulé » – comme on dit de nos jours – pour connaître la définition du mot « **tablette** » : subst. fém. [...] Loc. fig. Écrire, inscrire, mettre, noter sur ses tablettes. Prendre bonne note de quelque chose pour ne pas l'oublier. [...].

Bien que je trouve l'objet passablement futile et cher, j'en possède une. J'en suis un peu honteuse, je l'avoue. J'ai déjà un gros ordinateur et un petit portable pour mon travail de graphiste. Mais j'ai une excuse : mon compagnon se passionne pour l'astronomie et un de ses télescopes ne peut être piloté que par une application pour iPad (voilà c'est dit, vous en connaissez la marque).

Ceci dit j'ai immédiatement trouvé un tas d'usages à l'objet : en vacances c'est pratique à trimbaler dans son sac pour rester en contact avec sa messagerie, on peut y stocker un tas de choses extrêmement utiles comme les horaires de vaporetto à Venise, des mots croisés inédits à résoudre en avion pour oublier l'angoisse du vol, des jeux de patience, des listes de choses à voir, des photos pour pouvoir les montrer aux rencontres de passage et bien évidemment des livres. Dès le début je me suis jetée sur les titres des grands classiques à charger gratuitement comme Marcel Proust, Gustave Flaubert, Anatole France, Voltaire... J'ai chargé tout ce que j'aimais en me disant que pour les vacances... Je ne prends que deux semaines de congé par an, en deux fois... Huit jours à Venise généralement en juin et plus tard huit jours chez des amis dans le Sud...

Je n'ai jamais le temps d'ouvrir cette tablette à Venise sauf pour récupérer mes courriels dans le hall de l'hôtel où le WiFi est tellement vacillant que c'est souvent pénible, sans compter qu'être replongée dans la réalité bruxelloise n'a rien de charmant quand on est au bord de la Lagune, c'est même très désagréable (comme quand on débarque brutalement à Zaventem un soir de brouillard après un séjour chez en pays civilisé, mais ça c'est une autre histoire) et on se dit alors que tout était tellement mieux avant Internet !

La tablette reste à l'hôtel car mon sac est déjà bourré de plans et objets

indispensables en voyage : mouchoirs en papier, canif, couverts de camping « trois-en-un », mètre ruban miniature, lampe de poche, trousse de couture, trousse de manucure, etc. Sur l'autre épaule mon appareil photo est lourd... J'avais pourtant chargé quelques applications permettant de faire des croquis et je m'étais juré de l'utiliser à Venise... Moralité, pas un seul croquis ni même en papier puisque je n'ai pas emmené de bloc vu que j'avais la tablette. Les horaires des vaporetti sont affichés très clairement à chaque embarcadère et *La Recherche du Temps Perdu* a beaucoup moins de charme dès lors qu'on ne peut pas la lire au soleil (écran pas assez lumineux) ni dans son lit (très vite trop lourd).

Ensuite j'ai acheté divers livres numériques qui me tentaient et dont j'ai lu quelques pages accoudée à la table de la salle à manger, mais très vite le zapping s'installe et on passe à autre chose : le même phénomène qu'avec les DVDs, on met un DVD et puis rapidement une autre activité semble plus urgente et, comme c'est enregistré et qu'on peut y retourner quand on veut, on passe à autre chose et on n'y retourne jamais ou rarement... Au contraire, quand je suis plongée dans un livre en papier, rien ne peut m'en distraire, je me bouche même les oreilles des deux index pour m'abstraire totalement de l'environnement et je lis jusqu'à plus soif.

J'ai tout de même trente-cinq titres dans le dossier Books dont trois achetés sur ONLIT. Mais mes murs sont couverts de livres en papier dont je ne peux me séparer même si je les ai tous lus, je me dis toujours « quand je serai retraitée, je les relirai »... même combat que pour les hypothétiques vacances et les tiroirs pleins de DVDs ! Ils m'encombrent, me forcent à les aspirer régulièrement, les ranger, énervent mon compagnon qui rêve d'en donner la moitié au moins à la bibliothèque communale... Mais moi je ne peux concevoir une maison sans livres. Une maison sans bibliothèque n'a pas d'âme et révèle généralement que celui qui y habite ne m'intéressera pas. Pour la tablette, c'est la même analyse : une tablette qui ne contient aucun livre indique que son possesseur manque de culture. Oui, bon, je sais, je suis élitiste, tout le monde ne peut pas s'intéresser à la littérature etc. mais, oui, je le revendique : lire est vital pour mon cerveau et sans doute, dans le futur, je m'habituerai à terminer mes lectures numériques au lieu de me laisser distraire par de vulgaires e-mails ou autres futilités. En conclusion : longue vie aux livres numériques puisqu'ils n'empêchent aucunement l'achat de

livres en papiers, et même, je pense, l'encouragent !

Sur le web : atelier23-photo.skynetblogs.be

24 septembre 2012, j'entends parler de *I LOVE EBOOKS*, et dans la seconde, je clique que j'aime, et j'ouvre un doc pour écrire ma version des faits. Un récit où il va être (forcément) question d'amour, mais aussi (carrément) d'ebooks.

Je suis motivée, le sujet me parle, je parle toute seule, c'est dingue, j'ai toujours rêvé de parler de tout ça, exactement. Les ebooks, c'est la fin de tout accident, de tout élitisme, de la gangrène littéraire, des sempiternels [best-sellers](#), de l'esprit de clocher, du [parisianisme](#), de la fausse [belgitude](#), du "fils de" qui n'a pas perdu de temps, de la "[fille de](#)" à la plume normale, (je devrais dire normalienne, mais qui se soucie encore des normaliens ?), de la rentrée littéraire, des [publications de circonstance](#) et de l'assurance tous risques.

Les mots virtuels et moi, c'est toute mon histoire, ce que le virtuel a fait pour ma vie dans les [situations tendues](#) (il m'a appris la sagesse, la tolérance, l'ouverture d'esprit, la drague à deux balles, les trésors cachés, la [confiance](#) assumée, la fausse modestie, la vraie connerie, les faux-fuyants, le [fantasme](#) sans danger, [la fin de l'ennui](#), l'accumulation, la saturation, la mise en abîme, le côté obscur de ma force, la distance absolue dans le temps et dans l'espace, la débrouille, les ficelles de toute communication et la procrastination généralisée. Mais je m'égare.)

Voilà, j'ai commencé, j'allume les gaz, je sens la joie qu'il y a à lire numérique : je vais parler de ma nouvelle [liseuse](#) qui m'a sauvée la vie le jour où j'ai eu un accident de voiture. Le bonheur que c'était, de la tenir entre les mains pour la première fois, en vue de m'enfiler les quelques 1500 pages d'un [roman](#) somme toute peu novateur, mais dit érotique, sous l'œil connaisseur du garagiste (en été, c'est important de booster sa libido).

Parce qu'il ne faut pas l'oublier, la vie est courte.

Ce jour-là, je venais de recevoir ma liseuse, j'avais chargé la batterie, acheté un livre, sauté dans la voiture (j'étais une sacrée battante) et programmé le GPS, pour... Vivre-la-grande-vie-d'une-fille-cool-qui portait-une-liseuse-dans-son-sac, CRRRIS* partout, FFFFACH* debout, GGGRRRRI *assise, AAAAAAAAAAAAAAAHHHHHHH* couchée. Je

n'attendrai plus jamais désœuvrée, DDDRRUC* et je me constituerai une bibliothèque idéale de [raretés numériques](#), PING* je snoberai les habitués des grandes maisons d'édition, PATTTT* l'avant-garde était entre mes mains. BAM*. La collision avait eu lieu.

Après des années d'abstinence (au début, je me souviens très bien de cet article qui annonçait la sortie du joujou, mais les liseuses coûtaient, et les catalogues n'excitaient pas), je pouvais m'en donner à cœur joie. Certes, le choc avait été violent, la voiture ne roulait plus, mais mon compagnon de lecture était indemne. Dans le genre [miraculée](#), je me posais là. J'avais (intérêt à rester calme) le droit de lire de la littérature aussi *cheap* : les langues, ça se pratique. (Le garagiste se frottait les mains.)

Je tremblais un peu, mais les ebooks, c'est l'avenir de la littérature. Je me persuadais beaucoup. Parce que l'avenir et la littérature, c'est le genre de truc dont il faut se préoccuper, (quand on a la chance d'être dévorée des yeux par un homme), alors que les mutations sont énormes, que le radiateur fume, que les débouchés et les [constats](#) sont encore incertains, que la [vieille garde](#) campe et que le chauffard se barre dans la nature.

Oui, je rêvais de rencontrer l'[homme](#) qui saurait déceler ma profondeur et ma sincérité, et qui y croirait, avec une clef à molette entre les mains. Parce que dès qu'il s'agit d'aimer, j'aime. (Même le cambouis.) Et les livres plus que tout. Enfin, pas tous les livres, non. (Ni tous les garagistes.) Pourtant, c'est important, aujourd'hui, l'éclectisme et l'insatiabilité, mais en matière d'hommes (de lettres) de main, j'ai mes têtes. Est-ce que je saurais passer les vitesses en comptant les signes ? ([5000](#), le compteur risquait de s'emballer...)

Et puis, je me suis souvenue.

Que je ne peux pas écrire sur commande.

Du tout.

Que si j'écris sur commande, je vais encore me planter, foncer dans le mur, aïe.

Et là, la [panne](#). La panique. L'auto-fiction a ses [limites](#), ce n'était pas sérieux, le [garagiste](#) avait retroussé ses manches (ou alors c'était ma jupe), il n'y avait plus rien à dire.

* Que ceux qui n'ont pas compris la mise en scène qui consiste à reproduire en temps réel les onomatopées hyper-réalistes d'un accident à cent

à l'heure m'écrivent sur <https://www.facebook.com/aliettegriz> et je leur expliquerai tout.

Sur le web : flavors.me/aliettegriz

Quand j'étais petite, je lisais, peu, mais je lisais. J'aimais lire les *Chair de poule*, me faire frissonner, avoir peur, hanter mes pensées, terroriser mes songes. C'est d'ailleurs toujours le cas avec les thrillers et le genre horreur que j'affectionne beaucoup.

Il y a un peu moins de 20 ans donc, j'allais errer dans les bibliothèques une fois par trimestre pour récupérer un livre que je lisais le soir avant de m'endormir. Quatre livres par année, rien de bien folichon et cela a baissé au fil du temps, avec un à deux livres l'année une fois au lycée et à l'université.

Durant ces trois dernières années j'ai dû déménager trois fois, emportant à chaque fois le strict minimum. Que ce soit en studio ou dans ma chambre actuelle, la place est limitée, j'ai peu de meubles et surtout je ne suis pas à l'abri d'un nouveau déménagement. En même temps que cette succession de déménagement, j'ai fait l'acquisition d'un smartphone et j'ai commencé à jeter un œil sur les ebooks, dont je connaissais déjà l'existence, mais la lecture sur ordinateur ne m'est pas possible. Impossible de rester concentrée sur la lecture, fatigue des yeux, impossibilité de lire où je veux comme je veux. Bref, ce n'est tout simplement pas agréable, contrairement à la lecture sur un smartphone ou un e-reader. J'ai donc commencé à télécharger des ebooks et à les lire via mon smartphone. Prise dans mes lectures, je lisais au lit, aux toilettes, dans les transports en commun, en pause au boulot, pendant le déjeuner, dans les salles d'attente, en voyage, en marchant dans la rue, en faisant les courses, bref, absolument partout, quand je voulais et, surtout, avec le même appareil électronique. Je n'avais ni la contrainte du poids du livre, ni l'impossibilité d'avoir plus d'un livre avec moi à cause de son encombrement et ni le souci de place dans mon appartement. Trois choses qui ont contribué à mes longues années de sécheresse en termes de lecture.

Aussi, je n'ai jamais été matérialiste au sens général tout comme en matière de livre. J'ai toujours considéré un livre comme une succession de feuilles à base de cellulose sur lesquelles de l'encre a été injectée. Rien de plus, rien de magique ni de mystique. Par contre, c'est son contenu que j'affectionne, ces histoires qui me font ressentir la peur, l'humour, la joie, la

tristesse, la colère, etc. Je pourrais en dire autant d'un e-reader, ce n'est finalement qu'un bout de plastique dans lequel il y a des composants électroniques. Je ne m'attache pas au support, mais à la lecture, aux histoires que le support me délivre. Cela pourrait être des hologrammes ou des projections de texte via des lunettes que cela ne m'importerait peu. Le support de lecture n'est que matériel et son choix, pour ma part, dépend de son côté pratique. J'ai toute ma bibliothèque dans une carte mémoire micro sd (plus besoin de livres plus ou moins lourds et imposants et qui prennent de la place) qui se trouve dans mon téléphone, ainsi qu'une autre dans mon e-reader, que je peux lire partout. L'ebook m'a permis de me mettre à lire, sans contrainte. Seulement la liberté de lire et la passion pour la lecture.

Du coup et depuis que je lis des ebooks via mon smartphone ou mon e-reader (chacun a ses livres et ses endroits de lecture), je suis passée d'une lecture bisannuelle à une cinquantaine par an !

Sur le web : helran.fr

LES REFLETS BLEUS DE LA MER DU NORD

Corentin Jacobs

Je suis vêtu d'un kimono (acheté dans un magasin de luxe de la banlieue de Tokyo) et je passe la journée à [Ostende](#). Je regarde la mer du Nord depuis une digue. Des milliers de reflets bleus courent sur la surface de l'eau. Ils sont si nombreux qu'ils ne forment qu'un. Et c'est beau, les vagues qui échouent sur la plage, le vent qui souffle en silence, les mouettes qui chantent dans le ciel dégagé et la solidarité des reflets bleus qui affrontent d'un bloc solide l'immensité de l'eau. Elle me donne le vertige, cette immensité. Pour éviter de tanguer, de perdre l'équilibre, je me suis assis sur un banc, à côté d'une dame qui joue un air de blues avec son harmonica.

Je suis à Ostende par hasard. Je ne connais personne ici. Ce matin, j'étais encore à Bruxelles, chez moi, dans un trois-pièces en enfilade, avec un balconnet côté rue, avec du bordel bien compact dans chacune des pièces et j'ai eu soudain envie de sortir de la ville, de couvrir mes idées d'un vent frais, et surtout de voir la mer, d'entendre son murmure, de sentir son odeur et d'admirer la solidarité des reflets bleus sur l'eau.

On m'a demandé d'écrire un texte sur la littérature numérique. À envoyer pour une date précise. Depuis deux heures, je n'arrête pas d'y penser. Pas à mon texte, mais à la littérature numérique. J'aime bien le concept ; modernisation d'un art qui existe depuis des milliers d'années. Ce n'est pas le débat relatif à la mise en bière des libraires qui m'intéresse. Je n'aime pas spécialement la mort, elle est froide et tyrannique, et puis j'entretiens depuis plusieurs années une sincère amitié avec un libraire. Je ne veux pas le forcer à la retraite anticipée. Ce n'est pas non plus l'apparition sur le marché de liseuses qui m'attire. Je ne suis pas un fervent passionné de nouvelles technologies. Je roule avec une voiture qui date des années nonante, je téléphone avec un portable qui pèse 750 grammes au meilleur de son régime, je regarde des films sans effets spéciaux et j'écoute de la musique sur des cassettes que je rembobine avec un crayon parce que le *rewind* de mon lecteur est cassé depuis la Noël 1987. Je ne veux pas boycotter le papier, non plus. Je n'ai jamais rien boycotté. Exceptée l'étude de mes examens de mathématiques et de chimie. J'aime trop le papier pour m'en priver. Le papier, je peux

l'écorner, le déchirer, le badigeonner d'une onctueuse crème aux champignons, je peux construire grâce au papier un avion avec sur les rebords de sa fragile carlingue un message amoureux destiné à une fille. J'ai tenté le coup une fois, avec Laure Grandjean, une camarade de classe. L'avion est passé à côté, sorti par la fenêtre et a atterri sur le toit du bâtiment d'en face. Le professeur de latin, un bonhomme minuscule au nez rouge et aux cheveux hirsutes, m'a collé deux heures de retenue pour « Initiation au chahut pendant un bilan de fin de semestre ». J'ai attendu la récréation de dix heures, à genoux sous le préau, pour déclarer ma flamme. Je n'avais pas de fleurs à offrir, je lui ai simplement dit : « **T'as de beaux yeux, tu sais.** »

Elle est partie rejoindre ses amies, des cruches aux nez pointus et aux langues incendiaires.

Bref, le papier est léger, souple, bon marché et sert à allumer des feux. C'est toujours sur papier que je commence à travailler. Il est mon premier support, mon garde-fou, mon exutoire d'idées, qui m'accompagne partout où mon esprit m'emmène. Le papier a une fonction extraordinaire : il rattrape ce que ma mémoire n'est pas capable de retenir. C'est mon disque dur externe. Je lui serai fidèle jusqu'au jour où je cesserai d'exister, de gré ou de force. Promis juré. Sur mon [kimono](#).

Selon la vendeuse du magasin, il aurait appartenu à l'arrière-petit-fils d'un samouraï de Kobe (Hori Makazaki, 1934 – 2009) qui inventa le *Sabre* : des sushis avec dedans des frites. C'est un peu l'équivalent japonais de la mitraillette de chez nous, sans nos sauces bien évidemment.

C'est la révolution artistique qui naît de la littérature numérique que j'apprécie. C'est cette révolution que j'ai envie de défendre, à laquelle ma sensibilité créatrice se démange de participer. Plateforme débordante de compétences, elle permet de mélanger les disciplines, de devenir un lieu de rencontre entre des auteurs, des photographes, des réalisateurs, des acteurs, des dessinateurs, des peintres, des sculpteurs et des musiciens. C'est une clef qui ouvre de nouvelles portes.

La littérature numérique ne se borne pas à numériser, elle connecte. Parce qu'elle chamboule l'organigramme convenu des disciplines artistiques anciennes et modernes, elle annule cette catégorisation maladroite qui sépare au lieu d'unir (sans oublier que la littérature numérique risque de modifier les codes classiques de lecture). Ne deviendrait-elle d'ailleurs pas un art à part

entière ?

La dame a terminé de jouer. Elle range son instrument dans un étui qu'elle glisse dans la poche de sa veste. Je ne cesse de regarder l'horizon de la mer du Nord, d'observer le ballet des reflets sur l'eau et malgré Magellan, Marco Polo ou Christophe Colomb, malgré les hommes qui plongent mille mètres en-dessous de la mer ou qui traversent le mur du son en chute libre, malgré la cartographie, malgré les satellites, de nouveaux territoires – inconnus – s'offrent à nous. Yalla.

Sur le web : onlit.net

J'aime lire, j'adore lire, je ne peux pas me passer de lire... Mon premier livre c'était *Un bon petit Diable* de la comtesse de Ségur, j'avais 7 ans et je n'ai plus jamais arrêté. J'en ai aujourd'hui 70.

Depuis longtemps, mon mari me parle de l'avenir de la lecture sur PC ou tablette... Mais l'odeur du livre, de l'encre, le touché du papier me rendait rébarbative à son enthousiasme. Et puis...

Étant pensionnés, nous avons décidé d'hiverner trois mois sous un climat plus doux et notre premier séjour a été à la Côte d'Azur, là la lecture était sans problème. L'année passée nous sommes partis en Espagne, avec 20 livres, heureusement que nous étions en voiture. En avion, cette « fantaisie » était exclue !

Je dois aussi vous dire que depuis 10 ans je suis atteinte d'une polyarthrite rhumatoïde et que lire devient parfois pénible car toutes mes articulations se détruisent de plus en plus. J'ai déjà abandonné les gros livres car je ne sais plus les tenir en mains.

Et mon mari m'a offert une tablette !

Maintenant, je me promène avec actuellement 15 livres dans mon sac et lorsque je vais quelque part, j'emporte ma tablette, à l'hôpital lors de mes perfusions, chez mes enfants ou mes amis lorsque nous y allons dormir (car je ne sais pas m'endormir si je ne lis pas), en vacances à l'étranger, et grand plus, je n'ai plus de remord à lire plus longtemps que mon mari et d'être obligée de laisser la lumière allumée.

Je peux lire dans le noir, c'est la tablette, donc mon livre, qui est allumé. Je ne peux dire que ceci, merci aux livres numériques, merci à la tablette et merci à mon mari François.

I HATE EBOOKS, MAIS JE ME SOIGNE

Justine Lalot

Depuis plusieurs mois, la fille a décidé de passer au livre numérique. « Parce que c'est super, ça ne prend pas de place, ça n'a pas de poids, ça permet des innovations littéraires, ça coûte moins cher, parfois c'est même gratuit... enfin on peut l'emmener partout sans dérangement. »

« Sans dérangement », c'était vite dit.

La fille est écrivain. Ce n'est pas un métier. Mais de métier, la fille n'en a plus depuis deux mois. Elle est donc officiellement catégorisée « demandeuse d'emploi ». Enfin, elle, elle préfère dire « chercheuse d'emploi » : l'expression est davantage proactive. Elle a l'impression que ça lui donne plus de chances de trouver. Heureusement qu'on a précisé avant que la fille est écrivain : elle aime jouer avec les mots.

La fille est écrivain. Sans emploi. Je sais, je me répète, mais c'est pour être certaine que vous saisissiez tous les tenants et aboutissants de ce texte. En conséquence de quoi, la fille n'a pas les moyens de ses ambitions. En l'occurrence : se mettre au livre numérique.

Ce matin, la fille est convoquée à Bruxelles pour un second test afin de rejoindre les rangs de la fonction publique. Second test, non parce qu'elle a réussi le premier, mais parce que celui-ci a été annulé en pleine session pour cause de problème informatique. Ce n'est rien de dire que la fille l'a un peu saumâtre. La fille est adepte des nouvelles technologies... quand elles fonctionnent.

Quand elle a appris qu'elle était convoquée à 8 h 30, la fille a réalisé qu'il serait utopique de croire qu'elle pourrait arriver à l'heure en prenant sa voiture. À moins de partir à 5 heures du matin. Sauf que fatiguée, la fille n'est bonne à rien, et encore moins à compléter un test de logique sur un ordinateur. Pour toutes ces raisons, la fille a décidé de prendre le train. Qui plus est, c'est

dans le vent et écologique. La fille aime se sentir confortée dans ses choix par la majorité bien-pensante. Cerise sur le gâteau : ce mode de transport lui permettra enfin de concrétiser son ambition de lectrice décrite au début de ce texte. Il n'y a plus qu'à en déduire que la fille vit dans le meilleur des mondes.

À 7 h 03, la fille monte donc dans le train avec sa besace. À 7 h 05, elle sort son notebook sous le regard méfiant de sa voisine d'en face. Au début, la fille stresse, mais elle se rassure bien vite : à moins d'un fou, elle ne voit pas qui se risquerait à lui voler sa machine toute griffée et ridiculement dépassée. D'ailleurs le regard de la voisine était finalement plus condescendant qu'autre chose. Au fait, j'ai oublié de le préciser avant, mais la fille préfère le notebook à la liseuse... Parce que c'est censé être pratique de pouvoir lire et écrire avec un seul engin. La fille aime varier les plaisirs.

À 7H06, la fille tente de réveiller la bête de sa mise en veille prolongée. Après plusieurs tentatives vaines, la fille finit par avoir gain de cause sur la machine. L'euphorie avant la déchéance. À 7 h 13, la fille a une idée géniale pour le texte qu'elle est en train d'imaginer. Elle est prise d'une frénésie de dactylo. À 7 h 15, elle veut enregistrer son travail : on ne sait jamais. Puis elle ira faire son marché dans sa bibliothèque Kindle.

Quand la fille veut enregistrer son travail, l'ordi se bloque. Naïvement, la fille essaie d'appuyer sur toutes les touches. Rien à faire : « cette page ne répond pas ». Après dix minutes d'énervement, la fille se dit qu'elle n'a plus qu'une solution. Radicale. La fille n'en veut pas de la solution finale : éteindre l'ordi de force rime avec perdre tout son travail. Et du même coup son idée géniale. Tu parles, quelle idée géniale d'avoir voulu se lancer dans le numérique ! Puis la fille a une idée : si elle retentait une mise en veille prolongée ? Son petit protégé, retrouvant son état de léthargie primaire, se remettrait peut-être de son plantage... Après tout, on plonge bien certains patients dans un coma artificiel pour leur permettre de mieux se relever ensuite, non ? Heureusement, la fille n'est pas médecin.

N'empêche que la fille râle encore. De ne pas avoir emporté un bouquin. Avec du bon vieux papier, dont les pages crissent sous la main, dont l'encre

s'effrite sur les doigts, dont la colle jaunit avec les années. Il ne lui reste plus qu'à tuer le temps en se rabattant sur le paysage. Sauf qu'il fait nuit. Ben oui, on est en automne et il est sept heures du matin, tu t'attendais à quoi ?

Six heures plus tard, la même fille remonte dans le train. Avec dans sa besace un Notebook qui pèse plus lourd qu'un livre et ne lui a pas servi à grand-chose.

La fille est tenace. Elle a la force de ses ambitions, si vaines soient-elles. Elle tente une ultime réanimation. Soulève délicatement l'écran. Pas de réaction. Appuie sur une touche. Électroencéphalogramme plat. Finalement, elle exerce une légère pression sur la touche de démarrage. Ah, ça y est, c'est reparti ! C'est ce qu'elle croit.

L'écran redémarre juste le temps de l'avertir : « Batterie critique. Veuillez brancher tout de suite votre ordinateur sur un réseau, sinon vous perdrez votre travail ». De réseau, la fille n'en a pas sous la main. Hormis le ferroviaire, bien sûr, qui ne lui sera d'aucun secours aujourd'hui. Elle conclut : « merci de m'avoir prévenue : je suis ravie d'avoir perdu mon travail ».

Rageusement, la fille referme son écran sur le clavier, attrape un morceau de papier, n'importe quoi du moment que ça peut être noirci, et se met à le griffonner rageusement. Logiquement, la fille rédige le billet commandé par cette maison d'édition numérique aux idées novatrices. Thème imposé : « I love ebooks, faites-nous part de votre expérience ». Tu parles d'une expérience ! La fille écrit en grand au-dessus de son gribouillage « I hate ebooks ». Puis elle se ravise : dites, les gars, si j'écris un texte génial de promotion pour les livres numériques, vous m'offrez une liseuse ?

Sur le web : www.justinelalot.blogspot.be

POUR LE MEILLEUR, ET POUR MIEUX LIRE

Pierre-Brice Lebrun

Ma liseuse se met à sonner : le matin, déjà ?

Elle se connecte à France Inter et me télécharge le *Libé* du jour.

Je paresse un quart d'heure au lit en écoutant les infos.

La journée va être difficile, je le sais, je n'ai pas envie de me sortir du lit : « vous avez un message », me dit-elle de sa voix suave après avoir interrogé mon répondeur. Elle ajoute que mon mobile doit être rapidement rechargé, et que le reste de coquillettes au jambon commence à moisir au fond du réfrigérateur : je ne sais pas ce que je ferais sans elle.

Je finis par me lever, et je la dépose sur le plan de travail de la cuisine avant d'aller prendre ma douche : quand je reviens, elle a fait couler le café – la cafetière est électrique, elles n'ont pas de mal à communiquer, ce qui m'étonne plus, c'est qu'elle pense à la détartre – et elle m'a grillé deux tranches de pain.

Elle a aussi ramolli le simili-beurre que j'utilise depuis que mon médecin m'a diagnostiqué un poil de cholestérol : je ne voulais pas y aller, mais elle a beaucoup insisté.

J'avale mon petit-déjeuner en jetant un œil distrait à l'horoscope (des ennuis en perspective : je vais croiser l'âme-sœur) et au zapping que j'ai raté, hier soir. Elle enchaîne avec la météo avant de passer aux titres de Yahoo People (ça, c'est plutôt elle que ça intéresse, je ne connais pas les gens dont la vie s'étale, chanteurs, comédiens, lofleurs ou parasites, je n'ai aucune idée de ce qu'ils font, et je m'en fiche : sans elle qui visionne et me résume chaque jour le dernier épisode, je ne saurais même rien de *Plus belle la vie*).

Je l'emmène aux toilettes : j'ai si peu le temps de lire que je profite de chaque instant (sinon, jamais en une semaine je ne pourrais finir *Marianne*).

J'apprends une fois de plus avant de tirer la chasse qu'ils sont tous pourris : je le savais, ça me le confirme.

Je m'habille en vitesse : votre lit est fait, nous pouvons y aller, j'ai rangé la salle de bain et programmé le lave-vaisselle pour midi, n'oubliez pas de ramener du pain. Sur mon répondeur, le message est sans intérêt : je dois rappeler ma mère. Je l'efface.

Dans le train, assis sur un étroit strapontin, je lis le journal : c'est quand même plus pratique de tourner les pages du bout de l'index, de pouvoir agrandir les entrefilets, les photos (et suivre les liens, c'est un vrai plus, me souffle-t-elle dans l'oreillette, avant de m'alerter : vous descendez à la prochaine).

Un jeune homme bariolé – dans le couloir des correspondances de la gare – me tend un *20 minutes* : je l'ai téléchargé ce matin, je lui dis, sans ralentir.

Je refuse, quelques mètres plus loin, la pub que tente de me faire attraper une jeune blonde en roller : vous n'avez qu'à les numériser, ça économisera du papier, et ça fera bosser les petits Chinois qui assemblent les composants !

Elle hausse les épaules : et le yaourt à boire qui va avec le tract, je le numérise aussi ?

Je ne réponds pas, la technique s'est de tout temps heurtée aux obscurantistes de mauvaise foi : un jour, oui, sans doute, même le yaourt sera livré en différents formats, et on pourra le boire sur n'importe quelle tablette.

La journée que je passe au bureau ressemble à toutes les autres journées que je passe au bureau. Je me remémore avant la réunion de cet après-midi les dossiers que j'ai téléchargés (si j'oublie un détail, pas grave, je vais l'emmener, je les aurai là, avec moi, grâce à elle qui ne me quitte pas, alors qu'avant, avec mon lourd attaché-case, je n'avais pas l'air bien malin, et jamais le bon dossier), je lis les stats du mois qu'elle m'a compilé, tandis que sur son écran défilent les infos en direct : Véronique Genest est décédée ce matin à son domicile, j'apprends à mon patron qui m'interroge sur l'avancée du Projet Titan XII. Il jette un œil sur l'écran de sa liseuse, branchée en permanence sur BFM TV : ah oui, et on peut revoir en streaming tous les *Julie Lescaut* ! Tiens, je les ai tous vus, mais je vais en télécharger quelques-uns, ça m'occupera dans l'avion. Il lève vers moi un regard fier : j'ai rendez-vous à Shanghai lundi (posée sur mes genoux, elle fait en soupirant cligner son écran : je sais qu'elle aimerait que je l'emmène en voyage, lire de l'italien à Venise ou des hiéroglyphes en Égypte, elle ne manque jamais une occasion de me le rappeler).

J'arrive à surfer dix minutes sur Facebook avant qu'elle ne me rappelle qu'il est l'heure d'aller manger : juste le temps de refuser une invitation (une rencontre-dédicace avec un auteur de livres numériques sur l'être, le néant, tout ça) et d'accepter une nouvelle demande d'amitié avant de commenter le

dernier post au vitriol d'Andy Vérol (j'aimerais bien boire une bière avec ce gars-là, mais, si ça se trouve, en vrai, il n'existe pas, ou il porte une cravate). Je consulte les horaires de l'ascenseur et j'accélère pour ne pas rater le prochain (qui est en retard, comme d'habitude).

Je me plonge pendant le déjeuner dans le dernier Henning Mankell. Je déteste les polars – surtout les polars scandinaves – et celui-ci progresse au pas d'une Lada asthmatique, mais mon libraire en ligne me l'a, via SMS, chaudement recommandé quand il était en promo. Je l'ai commandé par email et son service adhérents me l'a aussitôt expédié en .ePub, et débité.

Quand je pense qu'avant je perdais à la Fnac un temps infini et que j'étais tellement paumé dans les rayons que je me suis un jour, de guerre lasse, retrouvé réduit à acheter le dernier Amélie Nothomb !

Dorénavant, grâce aux conseils personnalisés de ma plateforme de téléchargement, je choisis en toute liberté dans une sélection des meilleures ventes (dont – en décochant la case N – j'ai exclu Amélie Nothomb).

Soudain, je la vois qui faiblit, je la secoue, tente de prendre son pouls : il est faible, à peine une demi-barrette ! Au secours ! Y a-t-il un informaticien dans la salle ? C'est une urgence ! Trois abandonnent aussitôt leur plateau pour se précipiter : ne vous en faites pas, c'est juste la batterie ! Je vous prête mon cordon, me dit l'autre : branchez-la cinq minutes, ça va lui permettre de tenir jusqu'à votre bureau, mais laissez-là en charge cet après-midi, elle a besoin de se reposer.

Je passe pour un crétin lors de la réunion, je me plante dans les chiffres, j'oublie un détail important et c'est Joël – ce con de Joël – aidé par son iPad, qui rectifie mon erreur, avec l'air benêt et conquérant qu'arborent sans s'en rendre compte tous les amateurs de Mac : pour m'excuser, j'avoue que je me fais beaucoup de souci pour elle, mes collègues compatissent (sauf ce con de Joël qui essaie de nous faire croire que son iPad se recharge tout seul ! Ce n'est qu'une tablette, merde, Joël ! Tu ne devrais pas autant t'attacher à elle).

Dans le train qui me ramène à la maison, je relis les derniers emails d'Élise : elle m'a quitté l'année dernière pour un éditeur barbu – le genre à préférer le stylo-plume au stylo-bille – qui passe ses weekends à vendre ses recueils tirés sur papier bio au Marché de la Poésie. Élise a fait dans le sobre : je te débranche, mon vieux, je ne *like* plus notre live, nous ne sommes pas compatibles, même plus capables de nous poker sans nous engueuler (lol), ma

mémoire est saturée, j'ai besoin d'une remise à jour et je la préfère en vers, au pied podcasté que je prenais par semaine avec toi, je préfère les douze qu'aligne à la main Alexandre.

Efficace. Méchant, aussi.

Depuis son départ, je lui écris, mais je ne lui enverrai jamais ces dizaines de pages dactylographiées : peut-être ONLIT acceptera-t-il de les publier ?

Il faudra juste que je change le nom du manuscrit : *Lettre à Élise*, il paraît que c'est déjà pris.

Je fais défiler sur l'écran *Le Monde* dans la cuisine en finissant – j'ai oublié le pain, encore convalescente, elle ne me l'a pas rappelé – le reste de coquillettes au jambon (il n'est pas si moisi que ça) : avant je regardais Canal, mais NPA, franchement, c'était mieux, et *Les Guignols* ne font plus rire personne (d'après Télérama.fr). Alors, maintenant, j'écoute Nostalgie – sur ma liseuse – en faisant mes courses en ligne.

Un livreur demain les déposera devant ma porte en fin de journée.

Elle n'aura plus qu'à les ranger.

Je passe la soirée à visionner en streaming – sur ma liseuse – la dernière saison de *Docteur House*, qui ne sera diffusée en France que l'année prochaine, puis je vais me coucher. Henning Mankell me tombe des mains, alors, avant que je m'endorme, elle me passe pour m'exciter un porno tchèque très réaliste, *I dotknout myši, děvko !* puis elle se glisse sous les draps, et je me dis que l'ère numérique a du bon. Je ne reviendrais pour rien au monde au livre papier...

Sur le web : pierrebricelebrun.unblog.fr

J'ai 66 ans et j'ai une liseuse numérique depuis bientôt un an.

Un de mes fils est à Oxford pour deux ans, en famille, avec sa compagne qui a pris une pause carrière et leur fils qui n'avait que 2 ans quand ils sont partis.

Dès le début, nous avons convenu que j'irais les voir un weekend par mois et qu'ils en profiteraient pour faire du tourisme en amoureux, me laissant seule avec mon petit-fils.

De Louvain-la-Neuve à Oxford, je passe 4 heures dans 3 trains différents, sans compter le temps d'attente des correspondances.

Je mets ce temps à profit pour lire et au début j'emportais 2 ou 3 livres de poche jusqu'au jour où je suis tombée en panne de lecture au retour car le dernier livre qui me restait ne m'intéressait pas.

J'ai donc décidé de me procurer une liseuse numérique et j'en suis enchantée. Elle me permet d'emporter autant de livres que je veux.

Et pour mes enfants, c'est le cadeau idéal : désormais pour la nouvelle année et mon anniversaire, ils m'offrent un chèque-cadeau d'une grande librairie de Bruxelles valable également pour les livres numériques.

Pour la Fête des Mères, je continue à recevoir des fleurs annuelles à suspendre sur ma terrasse qui est ainsi fleurie pendant toute la belle saison.

Mais je n'emploie ma liseuse numérique qu'en voyage : des livres pour Oxford et des nouvelles pour des voyages organisés si j'ai envie de lire un peu le soir, dans la chambre, avant de m'endormir. Et là, les livres des éditions ONLIT conviennent parfaitement : il s'agit souvent de nouvelles et si ce n'est pas le cas, l'histoire est courte et assez vite lue.

Par contre, le reste du temps, je continue à emprunter des livres dans une bibliothèque communale car je n'ai ni le budget ni surtout la place pour tous les livres que je lis, en moyenne 1 à 2 par semaine, parfois plus, rarement moins.

Pour moi, le plus grand avantage des liseuses électroniques, et je ne m'y attendais pas car il est rarement mis en avant dans les publicités, c'est de pouvoir changer et surtout agrandir la police de caractères pour une meilleure

visibilité. Il faut dire que je n'ai pas une excellente vue et depuis que j'ai ma liseuse je ne lis plus du tout de livres de poche.

Voilà un achat que je ne regrette certainement pas et que je recommande aux grands lecteurs. C'est ainsi qu'une de mes belles-filles a vu fondre son budget livres en n'achetant plus que des livres numériques. Heureuse surprise !

IL FAUT TOURNER LES PAGES

Jacques Mercier

De jour en jour, les nouveautés technologiques et leur utilisation m'émerveillent. Et parfois, sans nostalgie, je compare ce qui existait dans mon enfance (et du temps de la génération de mes parents) à ce qu'on nous propose aujourd'hui, et sans doute encore demain. Car, je me souviens très bien d'un grand-oncle d'Amérique qui était venu nous rendre visite juste après la guerre. Il était vraiment très américain physiquement : lunettes rondes cerclées, etc. Il possédait un objet d'écriture qui nous a fascinés. C'est la première fois que nous voyions un « portemine » ! Un progrès incroyable (même si le premier portemine fut inventé en 1822 en Angleterre), nous semblait-il, pour nous écoliers maladroits qui devions utiliser si souvent un taille-crayon ! Oh, le souvenir du taille-crayon électrique sur les bureaux de certaines sociétés...

Bref, hier je me rendais chez ma fille. Comme j'avais prêté mon GPS, j'ai essayé celui qui était installé sur mon téléphone portable. Un vrai miracle : la voix, la carte, les couleurs, (le relief via Streetview si je cochais « à pied »), etc. Et je me suis souvenu des détours, des recherches des plaques de rues la nuit, des cartes recopiées, des discussions lors des premières randonnées en voiture dans un lieu que nous ne connaissions pas ! Autre exemple, le café du matin. Juste après la guerre, à Mouscron, on le mélangeait encore avec de la chicorée dans une sorte de chaussette pendue dans la cafetière. Il fallait y verser de l'eau bouillante par petites quantités. Mais avant cela, prendre des mesures de grains, les mettre dans l'encolure du moulin à café, tourner à la main, en le coinçant entre ses genoux, puis vider le tiroir de bois – et cet arôme qui se dégageait déjà ! On méritait sa première tasse, ou jatte ! Je fus envieux – bêtement ! – du premier « moulin à café électrique » accroché sur le mur de la cuisine d'une tante et qui permettait d'éviter la corvée du moulin ! Aujourd'hui, je mets la capsule de la couleur désirée dans la machine vantée (avec talent et humour) par Georges Clooney et John Malkovich et tout est programmé ! On arrive si vite (le mot est important) à la première gorgée odoriférante ! Je ne vais pas multiplier les exemples : téléphone sans fil, machine à écrire, voitures, climatisation, chaussures, téléviseur, home cinéma, iPad et jusqu'aux livres numériques, auxquels je m'habitue autant que mes

livres (Citons *L'orage* chez ONLIT EDITIONS)... Je pourrais vous parler des sacs de charbon livrés par le soupirail de la rue, de la charrette et du cheval de trait qui passaient avec les fruits et légumes, du garçon-boucher qui livrait à vélo, des glaces des repas de fête qui n'étaient servies que dans l'après-midi parce que les frigos n'existaient pas encore... D'une époque à l'autre. C'est émouvant ce temps qui passe, ces personnes aimées qui disparaissent l'une après l'autre dans le paysage qu'on connaissait, avec les maisons transformées elles aussi, ces instituteurs qui nous parlaient du système métrique... Toutes ces pages qui se tournent.

Sur le web : www.jacquesmercier.be

— Ça y est Birdy, je l'ai tweeté. Fabuleux, c'est loin du buzz, mais un retweet en trois secondes, montre en main. J'hallucine. Regarde-moi ça : « Tophe Lebuz @Krisbo1 I LOVE EBOOKS onlit.net/index.php ?opti... via@OnlitEditions »

Tophe était excité. Birdy enchaîna comme à son habitude. Il restait lucide, frais et dispo. La pêche, l'alter ego de Tophe qui, lui par contre, a souvent tendance à lâcher la bride. Quand c'est le cas, les deux frères se boudent et sont capables de ne plus échanger un mot pendant près d'une heure. Ce qui est, il faut le dire, rarissime. Connectés comme des jumeaux par un lien invisible, inaltérable, immuable.

— Grâce à cela, notre visibilité augmente, frangin. Tu comprends, à force ça signifie : amour, gloire et beauté. Une brasse dans les pépètes. Sortie de bain et hop ! Surtout, ne t'essuie pas, les retombées seront l'argent de poche pour les copains et les copines.

Pendant ces moments de grand partage philosophique avec Birdy, Tophe gardait un air de Rodin. L'un pensait, l'autre criait amen.

— J'aime cette perspective, dit-il.

— On y va !

— Avec un plaisir incommensurable petit frère.

— Oh ! Les grands mots abondent.

— Mdr ! Comme disent les « virtus ».

— « Virtus » ne signifie rien du tout. Soit, tu veux dire vertu. Et ce mot n'a pas sa place dans notre discussion. Soit, tu penses au mot virtuel. Là, c'est plus proche du contexte primaire de ta phrase. Alors, tu dois l'accorder et écrire virtuel avec « s » à la fin. Encore que je ne sois pas convaincu que ce qualificatif reflète...

— Stop. Ça va, je te charrie, je sais que tu as horreur de ces fantaisies. C'était une pointe d'humour si tu veux. Eh oui, je sais que tu ne trouves pas cela marrant. Tu envoies, mais tu ne sais pas recevoir. T'as un effort à fournir de ce côté.

— Je préfère « mort de rire » même si cela n'a pas de sens réel pour moi.

Mais bon, pause. Une dosette de café et puis, on se rend sur les remparts.

À sa première gorgée d'espresso, Tophe voulut avoir le dernier mot. Il s'enquit moqueur, en avançant sa tasse d'un petit geste, l'air de vouloir trinquer avec Birdy.

— Je t'ai tanné, un instant. Tu pourrais au moins le reconnaître.

Le binôme était fin prêt pour rejoindre Saint-Donat, le point le plus haut de la ville d'Arlon. Sur le chemin, chacun resta dans sa solitude. Un isolement partagé, car ils restaient ensemble malgré tout. Ils respectaient le silence à chaque trajet. Ils communiaient vers un projet prometteur. Ce vide de paroles les ressourçait. Ils s'installèrent sur le banc entre deux canons datant de Mathusalem. La vue tranquille était la source d'inspiration des deux comparses. Une brise d'automne. Personne. Juste eux.

— Donc Tophe, voilà la première application qu'on pourrait imaginer.

Pourquoi ne lit-on pas ? Les descriptions parfaites ou houleuses rebutent l'individu lambda. De plus, tirer en longueur à une conséquence sur l'épaisseur du livre, sans parler des polices de caractère utilisées. Des parties qui provoquent la source de découragement du lecteur potentiel. Le livre numérique débarque et malgré le confort high-tech révolutionnaire offert, il effraie un peu. Pourquoi ?

— La lecture refroidit encore. Sauf si c'est une histoire très imagée, rapide et sans fioriture, dit Tophe convaincu.

— Juste. Imagé, tu l'as dit. Imagine. Au fil de la description, sur un appareil à deux écrans, apparaîtraient le paysage, la scène de crime, le visage d'un héros... Ce serait comme regarder la TV. Sauf que, l'histoire évolue à ton rythme. Pour que ce soit plus ludique. L'amusement serait identique que ce soit du Dante ou du Levy. Tu pourrais cliquer sur le mot incompris et un synonyme apparaîtrait dans une bulle.

— Ce serait génial. Je suis sûr de donner envie de lire à mon père avec ça. Il adore les gadgets, mais change de couleur à la vue d'un bouquin. Si je le convaincs, le monde numérique est à nous. Et j'ai envie d'ajouter une autre application.

— Le son, je parie ?

— C'est exact. Le livre audio existe. Par contre, la liseuse qui te raconte l'histoire avec une voix que tu peux choisir, non. Pour du grave, clique Leonard Cohen. Pour une douce, clique Toni Morrison. Et pour la

couverture...

Birdy et Tophe discutèrent de longues heures encore. Par acquit de conscience, Tophe notait un maximum d'informations. Il savait que Birdy avait une mémoire infailible, mais quelque part il se rassurait d'agir physiquement aussi. Le crépuscule dominait le cadre lorrain. L'heure approchait pour que chacun rejoigne ses pénates, satisfait.

— Tophe... Je... fa... ti... gu...

— Oui. On rentre petit frère.

Tophe remit Birdy dans la poche intérieure de sa veste. Il inspira profondément emporté par ses rêves. Seul.

Enfin presque. Une mélodie, *Farewell and goodnight* de Birdy retentit. Il retira Son iphone5 de la sacoche qu'il portait en bandoulière.

— Salut Geek ! Faut que je te parle, t'es où ? OK je te rejoins.

Sur le web : lirecrire.over-blog.com

LA LISEUSE DANS LE TGV

Grégoire Polet

I.

— Excusez-moi, je sais, c'est ridicule, mais je...

Le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne s'exprime pas clairement, qu'elle n'a pas de facilités à aller droit au but.

— En fait, j'ai un mois d'autonomie et puis c'est idiot, je ne l'ai pas rechargée, je croyais que j'aurais assez de batterie...

— Oui ?

— Et puis non, je suis en panne, je devrais la brancher. Ma batterie. La liseuse. Fallait que ça m'arrive dans le train !

— Oui...

Le moins qu'on puisse dire est qu'il ne comprend pas vite non plus.

— Et la prise de mon côté, c'est vraiment pas de chance, mais elle ne fonctionne pas, je ne sais pas pourquoi, j'ai essayé, je...

— Ah... ah mais vous voulez essayer avec ma prise ? Regardez, il y en a une de mon côté, vous...

— Oui, justement c'est bien ça que... que je voulais vous demander, si ça ne vous dérange pas trop.

— Mais pas du tout voyons...

II.

Alors, la gymnastique. Elle tend le bras en tenant la prise, il la lui prend des mains – attendez, je vais la brancher moi-même – et, en la prenant, il lui a touché la main du bout des doigts. C'était involontaire, furtif et pourtant très doux et électrique. De sorte qu'en plus de maladroit il est gêné. Au point de ne pas parvenir à enfoncez la prise – on dirait qu'elle est bloquée, bizarre, enfin je ne comprends pas – avec quelques ahans.

Alors elle, à son tour – attendez – se penche, avance le bras et la main, saisit la prise ; le genou, le bras, la chevelure touchent l'autre, tandis que du premier coup la prise entre. Et que son odeur monte de sa chevelure à ses

narines à lui. Pour n'en plus guère sortir.

Merci, qu'elle dit en se redressant. Elle se rajuste le pull orange en pinçant entre index et pouce le tissu sur chaque épaule.

— Voilà, ça charge. Je vais pouvoir la rallumer.

— C'est marrant, ces appareils, c'est quoi ?

— Une liseuse. C'est pour lire. Vous ne connaissez pas ?

— Non, non, enfin oui, mais...

— Regardez.

III.

Franchement, dans le train, il lui donnait quarante-cinq ans. Entre quarante-cinq et cinquante. Ces lunettes rectangulaires sévères, et puis tout. Mais il ne le dit pas, ce ne serait pas galant.

— Bon, eh bien, santé alors.

Ils trinquent. Gare de Lyon, pas loin. Arrivés. Tout juste assez bon pour s'installer en terrasse. Elle fume. Elle a retiré ses lunettes. Elle a une fameuse crinière. Et trente-cinq ans à tout casser. Trente-cinq, ou trente.

Twitter : [@gregoirepolet](https://twitter.com/gregoirepolet)

Ma liseuse ? D'abord, ce n'est pas une liseuse ! C'est Lisette et c'est ainsi que je l'appellerai. Non, ne cherchez pas ma féminité dans cette affirmation ! Je suis un homme et, il y a cinquante ans, ma sœur était abonnée à Lisette alors que je me régalaïs de Mickey Magazine. Mais j'aime bien ce mot « Lisette » parce que, liseuse, ça fait chauffeuse, couveuse, tondeuse, perceuse, pondeuse... Enfin, rien qui incite vraiment à la lecture.

Mon choix pour Lisette est juste utilitaire. Je travaille loin de chez moi ou j'habite loin de mon travail. Ça dépend des jours. Je lis aussi beaucoup. Alors, trimballer dans le train, en métro et pedibus des tombereaux de livres papier n'avait rien de bien enthousiasmant. Lisette me tendait les bras, enfin, quand je dis les bras...

J'étais séduit par sa légèreté, sa finesse, sa souplesse d'utilisation. Mais attention, je mettais des conditions à l'adoption de Lisette. Elle ne devait pas, pour parler avec mon ordinateur, me réclamer des logiciels qui, par définition, ne s'installent que sous W... ou A... J'utilise Linux (ce n'est pas une marque, on peut citer le nom) et Linux n'accepte pas ces logiciels. Il me fallait donc une Lisette qui fonctionne comme une clef USB.

Et je voulais que Lisette reconnaisse tous les livres numériques sans sombrer dans l'ornière des formats propriétaires comme... ou encore... Bref, de l'epub, à la rigueur du pdf et quelque autre format ouvert et bien documenté.

Enfin, je n'avais aucune utilité d'une tablette, fut-elle truffée de possibilités toutes plus belles les unes que les autres. Une connexion WiFi était amplement suffisante.

Si, en plus, Lisette venait d'une entreprise française, ce serait idéal.

Et j'ai trouvé mon bonheur : elle est française, c'est une clef USB, elle lit de l'epub sans avoir besoin de logiciel de décodage de DRM. C'est une ? C'est une ? Oui, Madame a gagné un bon pour un peu de rêve ! C'en est une !

Magnifique.

Et Lisette me donne toute satisfaction. Nul besoin de bidules et de machins pour charger des livres. Un simple gestionnaire de fichiers fait l'affaire. Elle

est reconnue par tous les systèmes d'exploitation, ma Lisette. Elle n'est pas sectaire.

Elle me gère les epubs et ma bibliothèque avec les étagères que j'ai mises moi-même, où mes livres sont organisés. Je lis ma documentation professionnelle dans le train. Je finis mon Zola dans le métro. J'attends mon tacot gare de l'Est avec un bon polar.

Et si le monde est vraiment trop gris, je le repeints en éclats de rire avec Philippe Carrese.

Lisette est sobre. Je la tiens au courant à l'occasion et elle fait le plein d'énergie. Elle a la bonté d'accepter mon chargeur de téléphone ou la prise-cigare de ma voiture pour se refaire une santé.

Et elle est très tolérante à mon égard. Elle ne dit rien lorsque je lui fais quelque infidélité avec un livre papier. Elle attend stoïquement mon retour... car elle sait que je lui reviendrai, de toutes les manières.

J'aime bien pouvoir acheter des ouvrages courts, des nouvelles qui ne seraient pas éditables sur papier. J'apprécie aussi d'acquérir des livres peu chers. S'ils ne me plaisent pas (ça arrive aussi en numérique...), j'ai moins de regrets. Et peu cher, je suis plus tenté d'acheter sans trop me poser de questions.

Ajoutons aussi l'offre de titres classiques gratuits qui se trouvent à profusion sur la toile. Après avoir entendu une remarquable critique sur *La princesse de Clèves* et sa lecture improbable par les guichetières, je me suis empressé de charger ce livre que je n'avais jamais lu. Un pur régál. Je remercie l'auteur de cette remarque qui a redonné à ce livre le succès qu'il mérite.

Parfois, je m'agace avec ses mères nourricières qui lui proposent des livres avec des DRM. Alors je leur tourne le dos. Je ne veux pas que Lisette soit salie par cette présomption de culpabilité qui est associée de fait à ces verrous numériques. À la rigueur, je concède un tatouage qui fait appel à ma responsabilité sans chercher à me faire frémir devant le gendarme. Et c'est comme avec mes livres papier que je prête mes livres numériques.

Lisette et moi menons une vie bien agréable. Je ne regrette pas de l'avoir adoptée.

Et j'aime aussi les livres papier car, si Lisette est bonne fille, les éditeurs numériques n'ont pas encore le catalogue de leurs confrères « de papier ».

Alors, elle m'attend gentiment sur ma table de chevet.

MOI, LIRE SUR LISEUSE ?

Cécile Ramaekers

Je me souviens du jour où la première machine est entrée dans ma vie... ou plutôt dans celle de mon compagnon. Petite et de couleur grise, de la taille d'un livre pocket, en moins gros, elle me narguait chaque soir depuis son arrivée. Je regardais cette bête d'un drôle d'œil. Qu'allait-elle faire dans ma vie ? Comment allait-elle me séduire afin que je la tolère dans mon champ de vision ?

Dans le lit, elle faisait la fière : taille mannequin, poids plume comparé au gros livre que je tenais entre mes petits doigts fatigués. Son silence était pesant, et le bruit des pages tournées devenait un intrus dans cette pièce si calme.

Quelques semaines passèrent ainsi. Si je devais admettre que le confort de lecture marquait un point comparé à la luminosité d'un écran de pc, je n'acceptais pas encore la réalité. Je n'étais pas prête pour le « passage à l'acte ». Les livres se suivaient. Ils s'entassaient sur mon bureau, ou dans ma bibliothèque, et ils passaient inaperçus dans cette machine froide et inodore.

Aucune comparaison possible !

Aucun doute à avoir !

Aucune culpabilité !

Aucune hésitation !

Un soir, sans crier gare, l'une d'entre elles s'est introduite en douce dans notre petit nid douillet. C'est sa faute : c'est lui qui l'a invitée chez nous ! Il l'a même payée pour qu'elle vienne. Mon compagnon savait très bien ce qu'il faisait. Tout avait été calculé, étudié, méthodiquement, tout avait été préparé à l'avance. Il ne m'avait rien dit, pour ne pas me braquer. Il sait que j'aime les surprises, celles qui arrivent en dehors des fêtes ou des anniversaires. Il marquait un point. J'abaissai ma garde, juste un peu... Par curiosité. Par envie ? Je n'irais pas jusque-là. Faut pas exagérer !

Des livres, oui, DES, étaient déjà dedans. Le modèle était différent, moins coûteux – on ne sait jamais que je balance cet objet horrible contre le mur ! – plus féminin si j'ose dire. Blanc, un peu plus large. Pas encore tactile, mais avec un petit stylet qui se glissait dans une encoche spéciale, dans le coin

supérieur droit de la machine. La mienne s'ouvrait, en glissant par le haut, un peu comme un GSM, pour accéder au menu, sélectionner mes choix. Et j'avais deux boutons, l'un en bas à gauche, l'autre en bas à droite pour tourner les pages. Le bazar donnait assez bien, le rendu de lecture était facile, je pouvais agrandir les caractères – un point en plus, car je dois normalement porter des lunettes pour la lecture sur écran ou lors de faible luminosité, mais je ne le fais jamais – et le contraste me convenait parfaitement. Il était bien sûr moins lourd que les gros volumes que je lis régulièrement.

Avant les vacances, je chapardais déjà la housse de protection pour la lecture occasionnelle dans le bain... puis sont venues les vacances. Dix livres en plus dans ma valise, sans un gramme supplémentaire ! Un autre point en plus... on en est à combien déjà ? Trois ? Quatre ? Peu importe, je ne les compte pas, car pour moi ce n'est pas un jeu, mais une façon de lire différente, complémentaire.

Malheureusement, comme toute technologie, ça ralentit ou ça bug un jour ou l'autre. Chez moi, ma première liseuse se bloquait complètement ou ne redémarrait pas.

Pas grave, je n'en faisais pas toute une maladie... j'avais encore mes livres papier, que je n'avais jamais abandonnés, délaissés, ignorés, pas comme certains ! Mais voilà, Noël approchait et ma liste de cadeaux n'est jamais très bien fournie. C'était sans compter sur la ténacité de mon compagnon. Une nouvelle liseuse, plus plate, plus légère, plus jolie et... tactile ! Dans une belle housse qui la faisait un peu ressembler à un livre. J'étais gâtée.

De retour au travail... et aux heures de table. Voilà que je prenais plaisir à lire tout en mangeant... même pas besoin de garder une main propre ou de coincer un côté du livre sous une assiette ou une boîte de biscuits pour faire tenir le livre ouvert. Il suffisait juste d'une extrémité d'un doigt, juste un petit bout de doigt, et la page changeait. C'était magique ! En plus, sur celle-ci, il y avait plein de petites récompenses à « gagner » au fur et à mesure de mes lectures. J'aimais bien ça, par curiosité, par défi, par jeu.

Alors, oui, je lis sur liseuse. Mais je n'ai pas pour autant fait une croix sur les livres en papier, car malheureusement, il n'y a pas encore tout en format numérique. Je lis pas mal de livres jeunesse et je ne trouve pas toujours mon bonheur. Néanmoins, en cherchant par-ci par-là, je tombe toujours – sans me faire mal – sur des auteurs que je ne connais pas, des nouvelles plumes, des

débutants forts prometteurs, des coups de cœur, des histoires de passage, des nouvelles qui sortent de l'ordinaire. Et ça, c'est très gai, surtout quand c'est à petit prix, voire gratuit !

Sur le web : ecrimagine.com

POURVU QUE LE LIVRE BRÛLE DANS MA BOUCHE

Milady Renoir

Je les vois bien, ces écrans plats, ces yeux rivés, ces mondes externes reliés à la conscience. Je les vois, dans le métro, ces gens et ces bras et ces lumières, tous entiers, dans leurs chaises et sièges. Au bout des bras, les textes, les informations, les mots, les lignes défilant entre les temps et les phalanges. Je vois bien qu'ils appréhendent, qu'ils comprennent, qu'ils invitent, qu'ils perpétuent. Je vois bien aussi que ça a l'air facile. Je ne refuse pas par principe, je ne sais pas pourquoi je refuse d'ailleurs, par manque de curiosité ou de temps ou d'agilité ou de contexte ou de prétexte, qui sait ?

J'aime l'idée très bladerunnerienne que chacun transporte son monde cohérent et vaste avec lui (du moment que le corps choisit et que la conscience modifiée ne le soit (modifiée) que par volonté du porteur de cette même conscience), je rêve qu'une puce électronique captant les ondes intelligentes de la culture (pas celles des lois) soit implantée dans les hémisphères reptiliens ou élitistes de nos cerveaux assistés. J'aime bien tout ça, dans l'idée très asimovienne que les robots soient nos amis, qu'il faut les aimer aussi. Le fantasme du cyborg réalisé petit à petit, concrétisé dans la lecture. J'attends peut-être qu'un homme parfait, mon compagnon de route, tel un GPS docile, drôle, cuisinier et bon lecteur (un tantinet sexué aussi, qu'il ait même un bras articulé qu'on puisse brancher sur entrée USB et retirer quand l'amour a été fourni) puisse être intégré dans un objet portable, pas trop plat ni trop froid et qu'il puisse me lire à l'oreille (équipée ou pas) Violette Leduc, Christian Oster, Valérie Solanas, Allen Ginsberg, Vincent Tholomé, mes lectures actuelles. En attendant, le plaisir du livre se trouve au cœur du récit, de la langue de l'auteur et le support m'importe peu, pourvu que le livre brûle dans ma bouche quand je le lis.

Sur le web : www.miladyrenoir.be

EH BIEN BUVONS, EH BIEN MANGEONS !

Georges Richardot

Demain sans faute je m'attaque au tri des bouquins. Ceux du recoin obscur, vous voyez bien. Ils tapissent la paroi sur deux épaisseurs. Résultat, je les ai sous la main, à ceci près que, pour les cueillir, cette main, sujette à la fébrilité devant la moindre épreuve, doit s'armer d'une lampe et chambouler les piles : brutal, on dérange cette malheureuse Princesse de Clèves peinant à se remettre des agressions gratuites de l'ex-Premier Monsieur de France le plus inculte dont, suite probable d'un pari perdu, notre pays se sera doté. Les meilleurs (bouquins, hé !) sont jaunis, leurs couvertures vieillissent mal, ils font déjetés tandis que leurs contenus recèlent de pleines jeunesses à réinventer. (Pouvait-on s'y tromper ?)

Soudain je me suis dit, élevant ma voix, because... – bon, pas notre propos – : puisque, ton Diderot... à moins que l'universalisme glouton de notre caprice ne nous ait cette fois porté sur Tolstoï, Cervantès, Dickens ou quelque autre galopin du même tonneau, tu peux le posséder, révérence parler, dans le nid douillet de ses œuvres complètes, accessible d'un simple clic ou toucher (re-révérence et son verbe), avec dictionnaires, commentaires intégrés, possibilité d'annoter à gogo sans vandalisme ni relent d'ostentation, pourquoi ne pas réserver tes étagères, tant que ces excentriques échappent à la machinchouettisation, aux singuliers, aux rares, aux poètes, aux subversifs, autant de coups de cœur pur beurre : Panizza, Corbières, Douassot, Guyotat, Delteil, Lorca, Chodolenko, *Album zutique*, *Fous littéraires* de Blavier, Picasso du *Désir attrapé par la queue*, Pierre Louys de l'horifique et succulente pornographie, qui, que l'on s'en félicite ou non, ont contribué à te façonner le tempérament ? Va de soi : pas touche à mes Pléiades, à mes Rich... (Hé, l'ami, on n'en profite pas pour gonfler « sa » plume !) et consorts, voire consœurs, « cultes ».

C'est sur ce magma fertile, nourricier, que vont se glisser les ouvrages plus actuels, plus décontractés s'il en frétille à portée de WiFi, que j'ajoute à ma liseuse, alors que ma sélection de leurs confrères de papier – Aurions-nous le cœur de renier l'espèce dont jamais la complicité attendrie n'aura déserté les abords de notre couche fiévreuse d'adolescent ? –, profitera de la place que,

croix de bois croix de fer, d'ici la fin de l'hiver j'aurai libérée.

Pas le moins important : il est sûr qu'en écriture à l'exemple d'autres domaines créatifs le flux numérique va déposer à nos pieds des œuvres plus fluides, plus spontanées, plus authentiques, moins soumises à un marketing lourdingue et restrictif que ces objets abusivement dits littéraires, en fait de pur mercantilisme, signés Machin, ou le chauffeur dudit, ou son aguichante victime de viol sur-lookée sous contrôle éditorial, charriés par vagues dans des nuages de diesel direction libraires sous influence puis sens contraire, avant... – chapeau bas, messieurs les « négriers » (« mot »), *de profundis*, mesdames les auteures superstitieuses épingleant farouchement le leur façon bibi avant recyclage du papier à défaut de l'air gazoilé par leur faute et celle du concept.

Jeune, voracité entre les dents, je hantais les... la librairie. Je me souviens avec émotion de celle de ma ville natale, la seule alors – librairie et d'ailleurs ville – à ma portée. Les livres y stationnaient des années durant sans actualisation du prix. Inflation aidant, la chasse au trésor ! Passer à la caisse avec sous le bras, moyennant une ponction raisonnablement sacrificielle de ton argent de poche, le Gide ou le Verhaeren qui te manquait : volupté sans égale ! Chez toi, en cachette de papa-maman-la-censure-au-ciel-au-ciel-au-ciel-les-qui-se-surveillent-iront-voir-un-jour-toutes-ces-foutues-merveilles, dégainer le coupe-papier pugnace de tes dernières étrennes, ça c'était de l'amour vache-veau-cochon-couvée de la chose livresque, cent grammes bien servis de coke avant la lettre, jamais méchamment toxique, sans pointant en coulisse de dealer aux piercings louches et à la kalachnikov virtuelle à moins que carrément serbo-croate !

Dans cette histoire, entends-je grognonner, il y a à boire et à manger. Eh bien buvons, eh bien mangeons... aux deux râteliers, dans l'équilibre du moment, tout en nous préparant au suivant. Qui de toute façon, point encore ne sera le pire, point davantage le meilleur !

NB : Pour leurs Harlequin et autres éditions de Minuit, il en est qui font choix de la malle, mais, de nos jours, sur une impulsion un peu vive, un coffre de bonne capacité imposera sa disponibilité auprès des maris adultères comme des célibataires venant de franchir deux ou trois lignes rouges, également mus, dans l'hypothèse que nous avons présente à l'esprit, par un légitime instinct de conservation.

Mais nous nous égarons. Plutôt, passons à (la) table (des matières), et débouchons, tout frais sorti de l'air du temps, chouette, le dernier hibou... (hi)c ! LOL !

Sur le web : [Page Facebook](#)

LIRE OU NE PAS LIRE ?

David Ryboloviecz

Pour moi le choix est fait depuis longtemps : lire, lire et encore lire !

Puis vint le jour où la liseuse fit son apparition !

Lire sur une liseuse ou pas ? Perdre le contact du papier ? Ne plus pouvoir corner une page...

Le grand saut et le premier achat... Et depuis : lire, lire et encore lire.

Emmener ma bibliothèque dans ma poche, commencer plusieurs livres tout en ayant le sac léger, le rêve ! Les sensations sont différentes, mais le bonheur de lire reste inchangé, le tout dans quelques grammes de technologie !

Un petit regret quand même : ne plus pouvoir prêter ses livres ! Mais une nouvelle manière de partager grâce à Twitter. La possibilité d'échanger des impressions, de suivre les conseils des autres... Lire, lire et toujours lire.

LA LECTURE POUR UNE PERSONNE DÉFICIENTE VISUELLE

Sarah

Aujourd'hui, il existe plusieurs moyens de lecture pour une personne déficiente visuelle. Avec l'arrivée du numérique, il se sont simplifiés.

Tout d'abord, la lecture en braille papier. Elle englobe la lecture en braille intégral (une lettre équivaut à un signe) et la lecture en braille abrégé (une syllabe, un mot ou une locution est représenté par un groupe de signes).

Ensuite, la lecture audio, sur cassette puis sur CD et maintenant au format numérique (wma/mp3). On la divise en deux : les ouvrages lus par des bénévoles et ceux dits du commerce, lus par des comédiens avec parfois une illustration sonore.

Le début de la lecture numérique s'est fait avec l'OCR1 ([reconnaissance optique de caractères](#) – ndla), et l'invention de [la machine à lire](#) : vous posez le livre sur la vitre, appuyez sur un bouton pour lancer la reconnaissance qui sera restituée par une synthèse vocale. Les machines à lire sont en constante évolution et bénéficient des dernières technologies. Grâce à l'informatique, l'accès à la lecture pour une personne aveugle est devenu plus aisée. On a vu naître les synthèses vocales qui évoluent toujours pour se rapprocher au plus près d'une voix humaine ainsi que le braille informatique. Pour bénéficier de ce dernier, il faut être équipé d'un [afficheur braille](#). Celui-ci se connecte à l'ordinateur via un logiciel de lecteur d'écran. Grâce à ce lecteur d'écran, la personne aveugle a accès à ce qui est affiché par un retour sonore ou braille et va donc lui permettre d'interagir via des touches de raccourci ou une gestuelle spécifique. Ainsi, combiné à un scanner et à un logiciel d'OCR, elle peut scanner son livre en toute autonomie pour se le faire lire par sa synthèse vocale ou en braille grâce à son afficheur.

En parallèle s'est développé le format [DAISY](#) (Digital Accessible Information System – ndla). Cette norme a pour but de faciliter la navigation

dans un fichier audio par parties, chapitres, sections ou phrases. Il existe également des fichiers DAISY uniquement textuel, la personne peut se le faire lire par synthèse vocale ou en braille via son afficheur. Pour avoir accès à ces ouvrages, il faut un [lecteur DAISY](#) ou des logiciels qui s'installent sur ordinateur, smartphone ou tablette.

L'arrivée des tablettes offre à une personne aveugle encore plus de simplicité pour l'accès à la lecture au même titre qu'une personne valide. Les terminaux sous iOS tel que l'iPad et maintenant ceux sous Android telle que la [Nexus](#) sont équipés en natif d'un lecteur d'écran muni d'une synthèse vocale (VoiceOver sous iOS et Talkback sous Android).

Les avantages de ce type de matériel sont nombreux. Facile à se procurer, il élimine les surcoûts liés à l'acquisition d'un matériel spécialisé. Il permet ainsi la lecture d'ouvrages au format numérique sans adaptation supplémentaire. Du fait des nombreuses applications installables, il rend possible la lecture dans le format de prédilection : audio via l'application d'écoute de musique, DAISY via des applications développées à cet effet ou encore ebooks via les applications iBooks et/ou Google play par exemple.

Le format ePub ouvre de grandes possibilités de lecture pour une personne aveugle ou malvoyante :

Avoir le choix de lire en vocale via la synthèse ou en braille via l'afficheur braille.

Pouvoir choisir la police, la taille de caractère, la luminosité et le contraste adaptés à sa vue.

Pouvoir acheter – au même prix qu'une personne valide – un livre dès sa sortie en ayant eu accès à la quatrième de couverture et un extrait, sans devoir attendre une éventuelle sortie en audio ou traduction braille.

Rendre superflu le scan des livres avec les erreurs de reconnaissance de caractères que cela engendre.

Pouvoir emporter autant de livres qu'on le désire. Les livres papier en braille sont en effet très volumineux.

Permettre beaucoup plus de mobilité : il n'est plus nécessaire de rester devant son ordinateur pour lire.

J'ai découvert la lecture numérique grâce à l'application iBooks de mon iPhone. C'est Thomas, voix de haute qualité, qui me fait la lecture. On est devenu inséparables, il me lit tout : lecture d'actualités, essais de sciences humaines en passant par la littérature jeunesse. C'est un éclectique mais sa spécialité, c'est le roman policier. Il a quand-même un petit défaut, il a du mal avec les noms à consonance étrangère, et ça ne manque pas dans mes livres favoris.

Parfois, je l'autorise à prendre congé et je lis moi-même. Pour ça, je désactive l'énonciation et je branche à mon iPhone, en bluetooth, un afficheur braille et je peux donc lire le livre avec mes doigts.

Thomas m'accompagne partout : dans mon salon, dans ma cuisine, dans le train, sous ma couette, dans les salles d'attente... Il se cache facilement dans mon sac et il sait me faire la lecture discrètement à l'oreille. Parfois, il m'endort et d'autres fois, je suis capable de l'écouter presque 4 heures à la suite ! Eh oui, je ne sais pas m'arrêter quand le roman est prenant !

Afin de vous faire une idée, je vous propose, un extrait de mon coup de cœur du moment lu par Thomas sur iPad Mini et par Margot d'Accapella groups sur la Google Nexus 7. Contrairement à VoiceOver sur iPad, Talkback offre la possibilité de choisir la synthèse vocale sur le Google Playstore. Il s'agit de la série *Sérum* d'Henri Loevenbruck et Fabrice Mazza. Un roman qu'on ne lâche pas une fois commencé. Avec l'ambiance sonore intégrée au livre, on est plongé dans l'histoire.

Néanmoins, il existe une limite à la lecture numérique au format ebooks, ce sont les DRM qui protègent les livres. Chaque librairie propose son application telle que Kobo by FNAC, Numilog Reader ou le Kindle d'Amazon afin de pouvoir les lire, or, toutes ces applications sont incompatibles avec les lecteurs d'écran. Le contenu du livre est vide pour la synthèse. La solution pour y remédier est de transférer ces livres dans une application accessible mais pour cela il doit être dépourvu de DRM donc si le livre n'est pas sur l'iBookstore ou le Google PlayStore, il nous est impossible de le lire.

Si vous souhaitez en savoir plus sur l'utilisation au quotidien des

smartphones et tablettes par une personne déficiente visuelle, visitez le site www.edencast.fr que je remercie beaucoup pour nous avoir fourni les fichiers sons !

Si vous êtes amateur de *chiaroscuro*, l'éclosion massive d'écrans dans les lieux publics vous procure une émotion esthétique décalée. Les visages penchés sur les claviers s'auréolent d'une lumière bleutée qui tranche et les isole dans la lueur chaude des bars, la semi-obscurité des salles d'attente, l'aplat des éclairages de transports en commun. Ces figures, rétroéclairées, entièrement absorbées par leur attirail électronique, m'intriguent.

Mais que diable lisent-elles pendant ce temps où je les observe ?

Précisons mon angoisse : est-ce que ces lecteurs sur écran sont de *vrais* lecteurs ?

Évidemment, quand je les croise, je suis trop timorée pour leur demander : vous, lecteurs électroniques, possédez-vous, en plus de votre *smartphone* ou de votre ordi une *liseuse* ? (D'ailleurs à chaque fois que j'énonce ce terme, je vois une jeune fille assise à côté d'un vieillard, lové dans une robe de chambre en soie et qui l'écoute lire à voix haute un texte historique précieux, genre *Thermopylae* de Constantin Cavafy).

Vous avez le droit de vous énerver de cette introduction tortueuse et de me répliquer assez abruptement : et vous, vous en avez une, de *liseuse* ?

Non, je n'en ai pas.

Mais ce n'est pas ma faute.

La première fois que j'en ai rencontré une (les premières fois revêtent pour moi une importance considérable, je devrai peut-être en faire le contenu d'un livret léger, aérien, qui donne au lecteur l'envie de se lancer dans une aventure inédite), le rendez-vous a été totalement manqué.

C'était dans la cuisine d'une bibliothèque aux confins du pays. Parmi les pots de confiture, les *Tupperwares*, le sachet de pain et les verres (d'eau et de jus de pomme bio), il y avait une liseuse, achetée par la bibliothèque pour ses lecteurs, pour qu'ils puissent se familiariser avec l'engin et, accessoirement, avec ce nouveau mode de lecture (*pour avancer dans le texte, tu n'as qu'à faire défiler avec le doigt*).

Les bibliothécaires se succédaient, à table (*on a avancé dans l'encodage des nouveautés* ?) et la liseuse restait là, ignorée.

J'ai fini par comprendre, après avoir posé une question discrète, que l'arrivée de la liseuse avait soulevé, sans que les bibliothécaires s'y attendent, une volée de questions, que l'on peut résumer par une remarque lancée par dessus un sandwich thon piquant : « Le jour où les gens ne liront plus que là-dessus, qu'est-ce qu'on va faire ? Louer des fichiers ? »

Soudain, avec l'entrée de la liseuse dans la cuisine, le ver était dans le fruit.

« Mais vous l'avez essayée ? Ça marche ? » demandai-je. (Pour moi, tous les outils, du tire-bouchon à la rampe de lancement de Cap Canaveral doivent en premier lieu être *fonctionnels*.)

« Les vieux aiment bien, tu peux agrandir les caractères, » me dit quelqu'un. Et, comme sur un mot d'ordre, tout le monde quitta la cuisine. Je levai ma paire de lunettes vers l'horloge accrochée au mur. Douze heures quarante-cinq. J'avais un quart d'heure avant mon atelier d'écriture. Je m'essuyai les mains et m'emparai de la liseuse. Elle s'ouvrit sur un texte de Jules Verne, ces éditions rouges et dorées, ornées de gravures, très 19^e. Je fis défiler. Je revins au catalogue. Je me mis à fouiller les entrailles de la machine. Au bout de dix minutes, il fallait s'y résoudre : elle ne contenait que des vieilleseries.

Je la reposai.

C'était trop demander d'en attendre un contenu un peu récent ?

Depuis cette expérience, je me pousse de temps en temps dans un grand magasin à prendre des liseuses en main. Allons, me dis-je, c'est *moderne*.

Je les repose. Le grille-pain de ma mère, à son époque, fut à la pointe. Je ne lisais pas avec pour autant.

Je vous entends railler. « En voilà un argument, dites plutôt que vous ne lisez que sur papier et basta. »

Non, non.

Je lis électronique. Parfois. Sur une tablette.

Ce qui me plaît, là-dedans, c'est qu'en cas de pause entre deux rendez-vous, comme dans ce Starbucks proche de l'Opéra où je me trouve, je puisse commander et obtenir dans la seconde les textes de mes meilleurs amis (qui, tous très dynamiques et incroyablement en phase avec leur temps, publient électronique).

Confortablement assise dans un fauteuil club en cuir (raison pour laquelle je fréquente les Starbucks) devant un *latte medium*, je viens donc de

télécharger un érotique à 1,99 €.

Du bout du doigt, je fais défiler les pages qui évoquent con et gland, fente et œil (ce dernier, composante essentielle du récit érotique depuis Bataille).

De temps en temps, je redresse la tête pour me retrouver parmi des gens qui lisent papier et commentent le journal (*encore un sinistre en Haïti, parviendront-il à relever la tête ?*).

À une table proche, une table avec des chaises, et donc plus haute que mon assise, une femme écrit avec un stylo Montblanc sur un épais papier crème.

Quand je relève la tête entre les paragraphes, nos regards se croisent. Après quelque temps de ce manège, je vois un sourire complice naître sur ses lèvres.

Une sorte de vertige me prend. Pendant quelques secondes, j'ai l'impression que je lis le texte que cette femme écrit à mesure, qu'elle sait de quoi il est question, qu'elle attend de lire les réactions sur mon visage pour continuer.

Je me fige. J'enlève mes lunettes (refuge : oh, je ne vois plus rien, tout est flou). Je me frotte le visage. Je remets mes lunettes (pourvu qu'elle ne me regarde plus). L'inconnue plisse maintenant le front, l'air préoccupé. Il est manifeste qu'elle rédige un texte difficile. Je soupire. C'est fou le nombre d'idées saugrenues qui peuvent me traverser l'esprit.

Je rejoins ma fiction. Elle me plaît. Étonnamment on dirait que le genre a ramené à la surface de l'auteur les trésors de tendresse qu'il cache généralement au plus profond de lui (c'est bateau, mais parfois la vie est bateau, et plus souvent même qu'on ne le croit).

Un chapitre plus loin, je lève à nouveau la tête. Cette fois, l'inconnue, qui a refermé son stylo, m'observe sans vergogne et semble sur le point d'éclater de rire. Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Mes joues brûlent si intensément qu'on devrait pouvoir y allumer une cigarette (une image pas si banale que ça, essayez donc). La femme incline légèrement la tête dans ma direction et s'attaque à son cappuccino à la petite cuillère, qu'elle retient un moment entre ses lèvres pour la relâcher très lentement. Elle achève d'en retirer la mousse du bout de la langue.

Si je suis si rouge, c'est parce que je suis maintenant convaincue qu'elle sait ce que je lis, qu'elle voit se succéder sous mon front les scènes grivoises, qu'elle lit les émotions qu'elles engendrent. Mais comment ? Comment sait-elle qu'un trouble m'agite ? Affolée, je tourne la tête dans tous les sens. Peu

de surfaces réfléchissantes, mais de larges vitres. Dans mon reflet, je capte un regard mouillé, flou, celui que me donne le désir.

J'éteins prestement la tablette.

Je me maudis d'avoir eu l'idée de lire en téléchargement, pendant une pause, un érotique dans un endroit public.

Pour me calmer, je m'efforce de penser à tous les Starbucks que j'ai fréquentés.

Il y a celui qui se trouve sur les grands boulevards, non loin d'ici, dans cette ancienne banque, et où j'avais donné rendez-vous à une amie malienne (qui vit depuis sous le couvre-feu à Bamako). Celui du Marais où me donnait rendez-vous mon binôme avant d'avoir été renversée par une moto sur un passage piéton à la sortie du bureau. Elle n'est pas morte, loin de là, mais depuis, j'ignore pourquoi, nous ne le fréquentons plus. Je me souviens du Starbucks de Londres, où je prenais mon petit déjeuner au premier étage avant ma formation transmedia, parmi les hommes d'affaires qui y donnaient leur premier rendez-vous (en contrebas, dans la rue, passaient les cyclistes, leur besace sanglée en travers de la poitrine). Celui de New-York, où je mangeais chaque matin un *old-fashioned glazed doughnut*, en hommage à Twin Peaks (*parle à ma bûche*).

Quelques Starbucks plus tard, je suis calmée et me découvre un petit côté snob : quelle énumération !

Mind you, contrairement à l'érotique lu en public (merci encore à l'immédiateté de la réception du fichier, un vrai jeu d'enfant, je vous recommande le truc pour toutes les pauses prolongées), je prendrai soin de garder cette liste pour moi.

Sur le web : onlit.net

NE RESTAIENT QU'ELLES

Luc Vandermaelen

C'était un temps déraisonnable. La vie, l'amour, l'argent, tout m'avait filé entre les doigts. Coquille de noix en perdition sur l'océan de la crise économique, je vaguais, solitaire depuis le départ de ma femme, pauvre depuis la perte de mon emploi, vieilli prématurément depuis mon infarctus ; mon bas de laine détricoté, mes rares vêtements troués, mon loyer impayé depuis des lustres, et sommé de quitter sans délai mon appartement vidé de tout avoir (j'avais peu à peu, pour survivre, revendu en brocante ma vaisselle, mes meubles, mes costumes, mes disques et mes livres), ne me restaient, témoin de mon appartenance passée au monde des consommateurs, qu'une cabane en bois bâtie de mes mains *in illo tempore* au fin fond de l'Ardenne, et dix-huit liseuses flambant neuves empilées sur le sol dans un coin du salon vide. Mes talismans. Je n'en avais acheté aucune. Je les avais toutes gagnées en participant à des concours sur Internet, juste avant la coupure définitive de l'électricité. Moi qui depuis deux ans n'étais plus que malheur, malchance, malencontre et déchéance, je gagnais inévitablement tous les concours, et ceux-là seuls, offrant en prix ces appareils qui ne me servaient à rien, je n'avais plus un sou ou si peu, et comme dans toute société qui se respecte, le premier poste à trinquer ayant été celui de la culture, il y avait beau temps que je n'avais plus acheté de livre, fût-il numérique.

Ce seul mystère-là me raccrochait encore à la vie, je soupçonnais, sans trop comprendre pourquoi, que tant que je posséderais ces liseuses, l'espoir subsisterait d'un jour reprendre pied dans le monde des vivants.

J'avais donc tout perdu, fors l'espoir et mes liseuses.

Un beau matin, tout en pluie, de celles qui abattent grand vent, et donc interminables, je me retrouvai en bord de route, faisant de l'auto-stop, un seul sac sur le dos, direction ma cabane. La chance étant avec moi, je ne mis que deux jours pour parcourir les cent douze kilomètres qui m'en séparaient. J'y arrivai à la nuit noire, sans une lumière pour guider mes pas, et mon humble huis dépourvu d'éclairage.

Le lendemain, pour tuer le temps, je lus le mode d'emploi d'une de mes dix-huit liseuses, appris que, moyennant recharge, elle produisait une certaine

lumière, que ladite recharge se pouvait faire par le truchement de l'allumecigare des voitures.

Depuis ce jour, je passe mes jours à faire du stop vers n'importe où et retour, rechargeant mes liseuses, et mes soirées dans la lumière blafarde d'icelles, ermite presque heureux, hors des bruits et fureurs de notre monde post-postmoderne et pourtant bénissant les avancées merveilleuses de la technologie.

Sur le web : onlit.net

UN TERME AUSSI VIEILLARD QUE MA DÉFUNTE GRAND-MÈRE

Andy Vérol

Je n'écris pas pour les morts, pas plus que je ne m'informe sur les morts, France 2/TF1 20h00. Ça non, je ne m'escrime pas non plus avec les morts des lettres, les scribouillards à minerves velues, aux ventres repus d'une suffisance tournée vers le marché du livre. L'index tremblant, je tourne les pages numériques et fais défiler sous mes yeux la nouvelle d'un jeune auteur génial mais conchié par tous les « pignons-sur-rue » de l'édition papier. Un jour, ce jeune rageur est tombé nez à nez avec un dilemme : « Ou je me John Kennedy Toole, ou je me laisse une chance d'écrire toutes ces dunes qui m'envahissent l'esprit... ». Ainsi, et aussi exténué qu'un ours à la fin de son hibernation, le valeureux est parvenu à diffuser son bijou littéraire. Je suis là, bien sûr, moi, dans mon motel de province accolé à la zone commerciale anonyme d'une petite ville morte trempée de pluie et je lis cet auteur, je savoure sa fulgurance, la puissance célinienne de son écriture et la folie « ellisienne » de ses personnages. J'en jouis avec le bide, j'en savoure chaque tournure, heureux de ne pas être passé à côté de ce coup de génie. En d'autres temps, j'aurais nécessairement attendu des années pour voir ses écrits débouler dans ma piaule. Ici, la librairie ne livre que les lourds succès commerciaux et quelques navets locaux. Mais rien des talents naissants, même plus un fanzine littéraire balancé à trois exemplaires entre les cahiers Clairefontaine et le Télé 7 jours. Ma liseuse – terme aussi vieillard que ma défunte grand-mère – posée sur les cuisses, j'ai encore une trentaine de futurs monstres sacrés téléchargés de la littérature...

Sur le web : andy-verol.blogg.org

FRAGMENT DU FUTUR 602 : REVUEL

Simon Auclair

Revuel toujours en main, Bolt bâille, se gratte le nombril, s’imagine qu’y siégeait jadis un œil, et cherche à s’occuper en attendant que Krystelle reviennent de la douche, autant dire des tropiques. Ce sera long, il faudra peut-être encore compter le séchage, le coiffage, le curage, le grimage, cela impliquant pour lui une pénible déconstruction de minutes, un ameublement d’occupations frivoles. Se vêtir est une bonne idée, il commence par trouver un pantalon de fibres synthétiques imprononçables, il était fripé sous le lit, tellement qu’un monstre doit bel et bien y gîter avec lequel il guerroyait les nuits durant. Bolt l’enfile, pas le monstre, ce serait dégoûtant, plutôt le pantalon qui est dégoûtant malgré tout : on dirait un chiffon, mais ça ira, il ne comptait pas sortir bien loin. Il fourre la revuel dans sa poche revolver, puis déniche un chandail d’acrylique qu’il déteste, aux allures un peu exosexuelles, mais qui a l’avantage de pendouiller tout près, sur le dossier d’une chaise série I-57 d’une compagnie locale.

Bolt se dirige ensuite vers Krystelle, ayant l’idée de la surprendre sous le jet et, en même temps, réalise sa stupidité de s’être habillé déjà. Se dévêtir donc, refaire l’amour, potentiellement perdre un peu de temps encore avant le déjeuner ; mais il a faim, simultanément ne sait pas quoi faire, s’ennuyait une seconde plus tôt devant l’attente, puis de nouveau s’ennuie sur le fil de l’indécision, craignant d’entamer une action qui, bien que divertissante dans l’immédiat, surseoirait davantage l’accomplissement de son désir véritable : manger. Il hésite, planté au pied du lit, les orteils sectionnés par une ligne d’ombre. Il retarde son choix en regardant autour de lui le tapis, le petit slip vraiment sexy, chocolat et bonbon, qui s’est logé hier, pendant le dévêtissement en feux d’artifices, sur l’abat-jour de la lampe de chevet – c’est le sien.

Dans sa poche arrière repose le dernier numéro d’un mensuel néo-pulp, *Daily Deckard*, contenant le mois précédent un excellent épisode de *Hackers war*, une histoire démente, un tournoi de radiation d’identité menant à la mort virtuelle, autant dire réelle, des protagonistes perdants. Le pis était que le finaliste devait atteindre le cœur d’une identité mystère, et l’oblitérer, qui

n'était autre que la sienne propre, maquillée par l'organisateur méphistophélique du concours. Et le vainqueur, plus tard plein sourire, voulant encaisser les crédits remportés, découvrait sa nouvelle inexistence : bonjour mademoiselle, vous êtes jolie, ce tailleur vous va bien, je suis riche, j'aimerais réclamer ceci – posez votre main sur le lecteur digital je vous prie, désolé ces empreintes ne sont pas identifiables, votre nom, désolé il n'est pas enregistré dans la banque centrale, enfin peut-être est-ce ma faute, avec un d ou un t ? – et apparaît la page suivante, une seule case en plan américain entourée de noir, montrant le dos de l'homme et sa main qui échappe un ridicule trophée, fin.

Voilà que Bolt s'éveille, le pulp l'a sauvé un instant de son dilemme et suspendu dans ses réminiscences, or sa couverture clignote maintenant, un timbre discret mais répétitif annonce qu'une mise à jour est disponible moyennant quelques crédits. Cela pourrait l'occuper le temps qu'il reste, de toute façon une partie de son impatience est morte, la douche s'est tue depuis un moment, le séchage automatisé ne ronronne plus et Krystelle se pomponne probablement déjà. Il libère la revue de sa prison, vaticinant la suite de *Hackers war*. Elle sera probablement décevante, avec un revirement absurde de situation. Il faut savoir clore ces cycles à leur zénith, comme il faut savoir parler juste assez, écrire juste assez, mettre un point quelque part, avant la chute de l'idée. Quoique quelquefois certains font le pari de continuer quand même, de pousser plus loin, quitte à faire déraiper le voyage après un bon départ, mais réussissant miraculeusement à se racheter, plus loin encore, parce qu'il y a toujours une autre surprise qui apparaît, qu'ils ratent, qu'ils trouvent, qu'ils étouffent, qu'ils dépassent, mais une belle aventure au bout du compte, tout ça, un plaisir de tourbillon et d'enivrement.

Ce ne serait pas grave, juge enfin Bolt, si les créateurs nous balançaient un four pour la suite, le numéro subséquent pourra être meilleur, ou l'autre, ou l'autre et, au fond, je préfère cela à une idée heureuse qui ne va pas assez loin. De toute façon il y a toujours quelqu'un pour s'approprier le coup de génie et le diluer dans le banal, alors vaut mieux pondre la suite soi-même et tout démolir tout seul. Bolt s'avance, saisit la revue scintillante dont l'enluminure liminaire s'avère un dessin idiot qui reste cependant assuré de son effet auprès de la gente masculine, émoustille qu'on le veuille ou non : un tableau de

femmes-cyborgs aux poitrines presque dénudées, leurs vêtements moulants déchirés davantage çà que là, combattent une horde d'apparence humaine. On devine que cette dernière envahit un lupanar gouvernemental et le saccage, on se demande où sont passés les factionnaires, les prostituées étant obligées de défendre seules leurs beaux circuits publics.

Comme rien n'a changé.

Sur le web : onlit.net

Amie lectrice, ami lecteur, bonjour. En ma qualité d'écrivain de polars expérimentaux, je vous propose un nouveau concept, qui, en tant que lecteurs sur tablettes numériques, devrait vous intéresser. En voici le principe : les clients intéressés par mon nouveau concept de polars se voient confier une liseuse spéciale, sur laquelle s'affiche un texte qui commence tout à fait gentiment, calmement, comme ceci :

« Amie lectrice, ami lecteur, bonjour. En ma qualité d'écrivain de polars expérimentaux, j'ai mis au point avec une équipe de scientifiques de pointe cette nouvelle liseuse que vous avez entre vos mains, qui est une liseuse d'un nouveau genre car d'une capacité tactile tout à fait exceptionnelle.

Quelle est la particularité tactile de cette liseuse ? Eh bien, celle-ci est tellement tactile qu'elle capte la finitude même du corps vivant qui la touche : elle capte l'intervalle, la non-immédiateté existant entre objet touché et corps touchant. En effet, l'acte de toucher implique nécessairement un rapport à la finitude : toucher, c'est toujours s'exposer hors de soi, c'est jouer et déjouer la limite entre l'interne et l'externe, entre le corps vivant et ce qui lui est autre. Ce rapport à l'autre, cet entrebâillement entre l'interne et l'externe, se joue toujours dans une certaine forme de distance : quand nous touchons la liseuse, vous ne la touchez cependant jamais immédiatement. Il reste toujours un espace, infime, entre vous et elle. Il n'y a jamais fusion, indistinction, immédiateté des présences l'une à l'autre. Vous ne devenez pas la liseuse et elle ne devient pas vous : il y a un rapport à la limite entre vous. Ce rapport à la limite impliqué par le fait de toucher ramène nécessairement cette problématique du toucher du côté de la mort : en effet le fait que le touchant éprouve sa propre limite en touchant l'objet touché lui fait éprouver sa finitude, du fait de sa non-immédiateté par rapport à l'objet touché, et donc, à l'extrême, sa mort. À l'extrême sa mort car c'est précisément le fait d'être soumis aux limites qui fait d'un être vivant un être mortel. À l'inverse, être illimité, c'est être immortel car indistinct.

Or c'est justement cet aspect morbide-là de la finitude inhérente au toucher

qui évidemment m'intéresse en tant qu'écrivain de polars expérimentaux et qui est capté par la médiation du dispositif technologique complexe mis au point par mes amis scientifiques. Ce qui m'intéresse, en d'autres termes, c'est le potentiel fictionnel incroyable émergeant de la non-immédiateté morbide entre d'une part le corps vivant et donc touchant de chaque lecteur et d'autre part la surface ultratactile de la liseuse que ce corps touche.

Il s'agit bien d'un potentiel fictionnel dans la mesure où l'on ne touche nécessairement que par figure, étant donné cette médiateté due à l'écart propre au toucher. Un travail de l'imagination se trouve donc nécessairement à l'œuvre, au creux même du toucher – comme c'est d'ailleurs le cas pour tous les autres sens. Enfin, toujours est-il que les données tactiles fournies par les capteurs de la liseuse sont traitées en ce moment même à la vitesse de l'éclair par un programme spécial intégré dans la liseuse, programme qui transforme ces données en fiction morbide glauque mettant en jeu la mort de chaque lecteur occupé, en ce moment, à lire ce texte, qui en ce moment s'affiche en temps réel sur la liseuse. L'ensemble – interconnecté comme il se doit par le biais d'internet – donne donc un long polar expérimental foisonnant et burlesque dans lequel chaque lecteur est un personnage, et y meurt de façon vraiment hyper singulière. »

Sur le web : antoineboute.blogspot.com

Gus « The Danish » ouvre un œil, puis l'autre. Puis les deux. Quelle-nuit-mon-Dieu-quelle-nuit. « Bercée par une lune cramoisie ». Admettons. Admettons que c'est le matin. Pour ce que ça change. Torpeur. Encore passé la nuit avec, avec, avec une bouteille vide, qui, maintenant que ses membres – au pluriel – retrouvent leurs esprits, lui glace le flanc. Cri primal. Quelle vie. Saloperie d'eau à la tourbe. Froid. Qu'est-ce que... Une guitare. Dormi aussi avec une guitare. Quel monde. Une bouteille, une guitare. Tombeur. Une blonde, une brune ? Faut leur causer. C'est marrant un temps. Une bouteille, une guitare. Fidèles. Posent pas de questions. Gus poète, romancier, éditeur. Enfin, lit des livres dans son lit. Chatouille parfois une guitare. Éclectique. Gus. Poète. Des trucs sur les arbres, des filles ailées, les nuages en été. Romancier, évidemment. Bon, pas de roman. Pas le temps. Mais un jour ! Une somme ! Quelque chose d'énorme. Même pas fermé les volets. De sa petite maison de bois. San Francisco. Le 8 mai 1966. C'est aux États-Unis. Côte Ouest, en regardant d'ici. Une moto qui démarre dans la rue. Vas-y, vrombit. Vrombit ! Couvre la musique de Gus. Qui vomit dans un grand récipient en émail. Bleu foncé et jaune. L'émail. Malin, d'avoir placé ce broc en-dessous de son lit. L'enlever si une amie vient dormir. Pas oublier de le remettre. Parce qu'entre les fentes du plancher. C'est marrant une fois. Accent belge.

Enfiler un jean. Se reprendre en main. Ah. L'a gardé sur lui. Seconde peau. C'est quand même pratique. Sinon, il faut l'enlever, le remettre. Pas très malin tout ça. Que faire aujourd'hui ? Ou demain, on n'est pas à deux heures près. Flâner dans le quartier. Déjà fait. Bureau, chercher de nouveaux manuscrits à jeter au bac ? Loin. Un beau poème ? Refusés partout. Trop avant-gardistes ! Même à SF. Tas de fermiers. Butors. Vivement 68. Ouvrir un tiroir, celui-là. En tirer quelques feuillets jaunis. Refusés partout. Pas bête de pas les avoir envoyés. Pour qu'on les refuse ! Provinciaux. Un jour, un jour ! – on se les arrachera, les étudiantes en lettre se les réciteront au coin du feu. Gloussantes. À la plage. Mais c'est maintenant, qu'elles doivent l'aimer. Lui prouver, surtout. Pas quand il sera mort, ou dans 30 ans.

Envie d'une crème de riz. Grand-mère en préparait toujours. Quand était malade. Est malade. À même vomi ! Du jus de raisin. Ça retapisse. Saleté de boyaux crevés. À la première autopsie, suis foutu. Bon pour le cabanon.

Ranger « bibliothèque ». Y en a partout. Pas le temps. Un rendez-vous au bureau. Semaine prochaine. Toujours ce satané boulot. Pressé comme un citron ! Subtil.

Ce qui serait chouette – faire chauffer un peu de lait – du lait chaud – c'est tous les livres dans un livre. Comme un dictionnaire, mais avec tous les mots dans le bon ordre. Pour chaque livre du monde. Dans un livre, pouvoir lire tous les livres. De tous les temps. Du monde. Avec un livre. Un seul livre. Encore bourré. Envie de beugler. Pas faire. Jamais crier. Sinon arracher occiput. Inventer une machine où tous les livres du monde... pouvoir rester dans son lit. Pas besoin d'aller à la bibliothèque. Avec toutes ces filles en shorts. En jean. Et lire un livre ?

Écrire une farce futuriste. Truc pour les gosses. Avec machine dans laquelle. Tous les livres du monde. De tous les temps. Le truc se passerait en... en France, en 2022. En Belgique. Jacques Brel, Bruxelles. 2022. Des femmes épilées. Ça va un peu mieux, déjà. Et s'il faut passer par un mouvement de libération de la femme, on passera par un mouvement de libération de la femme. Des féministes. Avec des lunettes. C'est le prix à payer ? Pour des femmes épilées ? Va pour des féministes. Militer pour le MLF. Loup dans la bergerie. Leur tondre la laine sur le dos. Épilées. Les féministes ! Toujours à espérer le Prince Charmant ! Mais féministes ! Vais crever, en peux plus. 2022, on pourra plus bouffer de viande. Droits des animaux. Mais une machine avec laquelle tous les livres ! LA machine. Plus de viande. Du fromage de femme. De féministe. Épilée. Plus besoin de laver ses vêtements. Ils se lavent tout seuls. Non. Ils restent propres. Plus de douches. On reste propre. Pas chaque jour remonter cette saloperie de pierre de Sisyphe. 2022. On choisit son âge, et on le garde. 32 ans. Je bouge plus. J'ai 32 ans.

Cette machine !

Écrire une farce futuriste. Pour les enfants. Quelque chose de léger, quoi. Quelque chose d'enlevé, mais pas trop. Planter trois personnages, en profiter pour régler quelques comptes. Puis inventer la machine. Le livre qui contient tous les livres. Demain. Trop mal à la tête aujourd'hui. Aujourd'hui, commencer un livre. Demain, inventer la machine. Puis écrire vite fait. Un livre sur les réparties amusantes et les anecdotes succulentes à dilapider dans telle, telle ou telle situation. Des saillies. Des compliments bien troussés à apprendre par cœur pour les enterrements. Pas dire « Désolé » ou mimer l'épagneul. Non, débiter ces petites sornettes, un truc épouvantablement brillant, et filer avant qu'on nous invite à venir manger des petits fours. Bon, mais maintenant, commencer le livre. Écrire trois chapitres aujourd'hui. Et puis, inventer la machine. Pas oublier. Alors chapitre un. Chapitre un... Chapitre un, donc. Du nerf. Allez, chapitre un.

« Chapitre I

Le ciel grondait. Les tuiles donnaient l'impression de ramper sur le toit, prêtes à démissionner, exigeant des imperméables, des trench, quelque chose enfin : « On n'est pas des bœufs », des tuiles syndicalistes.

La vieille bicoque (arrangée avec un goût exquis) serrait les fesses. Quatre étages plus bas, dans les appartements nobles, un jeune homme mis avec désinvolture jetait bas les cartes d'un jeu de culture générale dont il apprenait toutes les réponses par cœur, avant de recouvrir la vieille boîte de poussière. Une cigarette en chocolat finissait de se consumer dans le sang d'Irier, ce chapon à la poitrine ferme comme du flan.

Maupassy soulignait du doigt la naissance de son filet de moustache. Il n'avait pas réellement envie de jouer aux cartes. Une victoire aux cartes me tenterait peut-être plus ? se sonda-t-il. Même pas.

La pluie redoublait.

« La plaine est morne... comme... un violon... qui a des sanglots », griffonnait Maupassy, pas mécontent de lui. « Quand donc arrivera ce printemps ? », se lamentait bruyamment Maupassy.

L'envie de courir comme un lièvre électrique, dans un jardin gorgé d'un soleil tendre encore, se faisait de plus en plus pressante. « L'herbe serait un peu mouillée encore, malgré le soleil. La rosée », expliquerait-il à un enfant, si un enfant était présent – ce qu'à Dieu ne plaise – pourquoi faire ? – et que cet enfant s'enquérirait... s'enquerrait... ? (à vérifier). Le soleil, des bourgeons comme s'il en pleuvait, des jonquilles, de petits agnelets qui bêlent. Courir, faire le fou, délier ses longues jambes, inutiles par ce temps. Courir jusqu'au vieux moulin, ou jusqu'à la source, et retour ! Il ne serait même pas fatigué. Il volerait presque, les parfums de magnolias en fleurs écartelant ses narines frémissantes.

Maupassy dardait son regard de communiant par les hublots de son bureau. Non. Il pleuvait toujours, le jardin était sous eau, le lac aussi, l'herbe hirsute, les gouttes creusaient de grands trous sur l'onde toute mouillée. « Un têtard n'y retrouverait pas ses petits. C'est dégoûtant, à la fin ».

Le bruit d'un véhicule dont le pilote actionne la pédale de frein afin de décélérer, suivi du petit bruit humide d'une portière qui claque sortit Maupassy de sa torpeur. « Je n'attends personne », frissonnait-il. « Qu'est-ce que j'ai encore fait ? » Vite, me recoiffer, vite, enfiler des chaussons d'intérieur. Se tenir prêt. Faire bonne figure. « La Garde meurt, mais ne se rend pas ». « Vous n'aurez pas ma liberté de penser ! » Ouvrir un livre, n'importe quel livre, un auteur russe, mort, vite, paraître absorbé, souligner un passage, en tirant la langue, pour ne pas dépasser. Non. Pas un vieux bouquin. Se ruer sur le livre-machine, là. Avec tout dedans. Pas le temps de tout lire, mais rudement pratique. Le livre électrique. Vite, le livre électrique. Tout Albert Cohen ! Molière ! Et tous les autres !

— Jaaaames, il y a quelqu'un, j'ai entendu quelqu'un ! Jaaaames, du thé, des petits biscuits Jaaaaames, une visite !

— Hum, je suis là, Monsieur. Tout va bien. C'est Mademoiselle Adélaïde, Monsieur. J'ai pris la liberté de l'introduire dans le petit salon vermeil, Monsieur. Avec des petits biscuits, Monsieur.

— James ! Vous m'avez fait une peur bleue, James ! Com... Combien de fois devrai-je vous demander de bien vouloir vous abstenir de surgir derrière moi comme ça tout le temps, comme... comment disiez-vous, déjà, une histoire horrible à base de tigre tapi sous les frondaisons ? Quoi ? Qu'est-ce que vous avez fait à Mademoiselle Adélaïde ? Bon Dieu, James, vous ne voulez pas dire... j'y suis, j'ai compris ! Avançons, avançons ! Ne restez pas planté là, comme pétrifié, à me regarder comme si j'étais une succulente apparition, enfin ! Le salon vermeil ? Excellent choix, bien entendu, et des petits biscuits, parfait. Drôlement bien pensé. Mademoiselle Adélaïde, venue jusque ici, pour moi, vous aurait-elle d'aventure spécifié... ? Non. Évidemment. Pas à vous. Seulement le dire à moi. Par ce temps, elle est sortie de sa maison chauffée pour me voir. Pour me voir moi ! Attendez, James. Vous a-t-elle paru avoir ce « rouge aux joues » propre aux vraies jeunes filles, a-t-elle porté la main à son cou, avec l'air peu assuré qu'ont dans certains pays certaines gazelles ? S'est-elle inquiété de ma santé ? Suis-je assez chic, James ? Vraiment ? Mon nœud papillon, peut-être, James, redressez-le comme vous savez si bien, vite, mes pantalons de flanelle ! Bien, vite, James, ne pas faire attendre une Dame, James, plutôt périr noyé. Adélaïde, ici ? Où donc se cache ce petit salon vermeil, James, plus vite, attendez-moi, James ! Attendez. Non, continuez à marcher, mais... attendez... laissez-moi... Non, revenez. Vite ! Que diriez-vous de... « Vraiment ma chère, que me vaut la joie »... Non. « Adélaïde, vous ne me croirez jamais, j'ai rêvé de vous, pas plus tard que... je... » Non. James ! Par pure curiosité, hein, vous diriez quoi, vous ?

— Monsieur ? Qu'est-ce que je dirais à Mlle Adélaïde ?

— Oui, eh bien oui, vous êtes moi, je suis vous. Adélaïde vient vous voir, je lui ouvre, que lui diriez-vous ? Quelque chose d'un peu je-ne-sais-pas-moi une de vos citations, que sais-je ? James, phosphorez, ne me laissez pas telle Jézabel, là, dans l'histoire que vous me racontiez, je ne vais pas lui dire « Bonjour, Adélaïde », tout de même ?

— Précisément, Monsieur, si je puis me permettre, c'est... simple, tellement simple que cela paraît fort subtil, Monsieur, Jésus, présenté aux

Pharisiens, n'avait pas trouvé mieux.

— Aux Pharisiens, dites-vous ? Tiens donc, il faudra que nous reparlions de cela, James. Très instructif. Nouveaux horizons, etc..., comme disait Stanley. Alors donc, James, vous pensez... oui, vous avez peut-être raison, « Bonjour », sans plus de détour, tellement « négligé », « Bonjour, Mademoiselle Adélaïde ». Oui, c'est parfait. Épatant. Pour la suite, ne vous inquiétez pas, James, je me sens en pleine forme, tout à coup. Comme le phoque avec la tranche de poisson séché, là, quand ils passent à table après la grande promenade dans la neige, avec le traîneau ! Mais... Adélaïde, James ! Je n'ai pas le temps de bavarder comme une vieille femme, hâtons-nous, James.

— Nous y sommes, Monsieur. Le salon vermeil. Cette porte.

Chapitre II

Maupassy exécute une entrée virevoltante, afin de faire observer à Mademoiselle Adélaïde les revers de son costume cintré, ajourés, et le devant de son pantalon d'un vert Robin-des-Bois, en velours matelassé, tandis que l'arrière, lui, tire vers le prune (prune sauvage conservée dans du cognac sans âge).

— Ah, Bonjour ! Enfin, bonjour, Adélaïde. Bonjour Adélaïde, donc. Adélaïde, écoutez, je vais mourir, vous allez mourir, le boulanger va mourir, sa femme aussi, le voisin, notre Président, tous les gens que vous avez déjà vus, dans votre vie, sans même les connaître, et bien, ils vont mourir, en fait, Adélaïde, pardonnez ma franchise, je vous en prie, mais tout le monde, il va mourir. On va tous mourir, alors je vous le demande, Adélaïde, à quoi bon ? Soyez raisonnable, il ne faut pas.

— ...

— Arrêtons de nous voir, ne nous marions pas, ne faisons pas de petits, l'on souffrirait trop, moi quand vous mourrez, vous quand je mourrai, notre enfant quand nous mourrons, nous quand il mourra, arrêtons ce cycle infernal de souffrance et de malheur tant qu'il en est encore temps, je vous en conjure, Adélaïde, essayez de comprendre, je mourrais, si vous mouriez, il ne faut pas. Pour nous.

— (Adélaïde, les cils battants comme une forêt de papillons – ndla) Oui, certes, il se peut que... vous ayez raison... Je... Merci... j'étais venue vous demander si, par impossible, j'aurais pu vous emprunter quelque œuf, disons une paire d'œufs, je cultivais, n'est-ce pas, l'ambition de me lancer dans la confection d'un bon gâteau... Il pleut beaucoup. Mais je vois que je vous dérange, certainement, avec mes histoires d'œufs, je... je vais vous laisser, vous avez mille choses à faire, et moi je vous interromps avec des histoires de bonnes femmes. À bientôt, Maupassy, et puis merci. Merci pour tout ce que vous m'avez dit. C'était très... très joli, je crois ?

Resté seul, Maupassy se triture d'importance, en proie à l'incompréhension la plus complète. « Pourquoi... pourquoi ? J'ai peur de comprendre. ». Maupassy avait des amis (plein) du même âge, et bien, ils avaient tous des fiancées. Il n'était quand même pas (tellement) plus laid qu'un autre ? Était-ce cette moustache, comme James le lui serinait depuis des années ? (« Un baiser sans moustache, mais c'est comme du chocolat pauvre en magnésium ! À quoi bon ? »).

« Mais non, c'est ridicule, cette moustache me donne une sorte de... diablerie ! C'est très jeune, très frais, personne n'oserait sortir se promener sans sa moustache, on a vu des clubs refuser leur entrée à des Milords car ceux-ci étaient glabres, enfin cette moustache, il l'aimait, si on refusait de l'aimer pour une moustache, où cela s'arrêterait-il, on lui dirait à quelle heure jouer au croquet, on lui indiquerait la dose de cognac à ne pas dépasser avant midi, on lui dicterait sa tenue, on viendrait ouvrir ses rideaux de grand matin et on éteindrait ses feux alors qu'il serait en plein dans la partie la plus haletante de ses bandes dessinées ? Cette moustache tuerait sa mère, si les moustaches avaient des mères, Pardieu ! Un enfant s'en apercevrait ! Pourquoi donc ? Pourquoi aucune femme ne pose jamais sur son visage empreint de noblesse poitevine les yeux de l'amour ? Je suis bourré de fric, à la fin, beugla Maupassy. Personne ne s'habille mieux que moi, j'ai lu huit livres électriques l'année passée (huit !), je les ai lus jusqu'au bout, je sais reconnaître une toile de Salvador Dali lorsque l'on m'en présente une, j'ai une loge à l'année au théâtre, je joue au tennis et au bridge, je... Ma conversation est délicieuse, tremblait-il du menton.

Maupassay continuait à parler tout seul, sans se rendre compte de la présence de son fidèle majordome :

— Hum.

— James ?

— Monsieur.

— Oui, James ? Qu'y a-t-il ? Et bien parlez, voyons, vous vous tortillez, je le vois bien, vous auriez cassé quelque chose, James ? Comme le vase de Soissons, James ? Était-ce Clovis, ou Charlemagne ? Et bien, James, seriez-vous de cire ? James, vous pouvez me parler librement, me suis-je jamais montré grognon ? Mon canari tout jaune s'est enfui, James, est-ce cela ?

— Monsieur, si j'osais, je... pour le commerce des demoiselles, j'avais pensé... mais je ne sais pas si... je voyais Monsieur si désespéré, que peut-être, pour commencer cette conversation entre hommes, ce petit reconstituant...

— Merci, James. Ah, facile ! Attendez. Deux doses de rhum, un chouïa de sucre de canne. Mmmh... plus compliqué. Jus de figue ?

— Un peu de cannelle, Monsieur. Je disais...

— Oui, les femmes, le succès auprès des femmes, enfin, cette inexplicable absence de toute conquête, James, avez-vous été marié, James ?

— Oui, Monsieur. Avec feu Madame Rosalie, qui vous a servi vingt ans, et avant vous, votre père, Monsieur. Elle vous faisait sauter sur ses genoux, Monsieur. Rosalie. Mon épouse, Monsieur.

— Oui, Rosalie ! Évidemment, pourquoi ne l'avez-vous dit plus tôt, James ?

— Monsieur, je crois... j'ai bien réfléchi... pour les femmes, la clé de vos... très légères difficultés, certainement passagères... je veux dire... enfin, vous...

— Oui, et bien parlez maintenant, James, voulez-vous...

— Monsieur, excusez-moi, je... vous êtes dénué de toute once d'humour, vous n'êtes pas drôle, vous n'êtes pas rigolo – avec tout mon respect, Monsieur – ce qui n'enlève rien à vos innombrables qual... Monsieur ? Est-ce que ça va ?

— ...

— Très bien. Reprenez, je vous prie, c'est très intéressant. Où en étiez-vous, James ?

— Monsieur, voilà, c'est bien connu, les femmes adorent rire, regardez les comiques, Monsieur, ces gens-là ont plus souvent qu'à leur tour des physiques grotesques, Monsieur, mais regardez leurs fiancées, ils en changent tout le temps, les plus belles actrices ! « Un gag désopilant est le plus puissant des aphrodisiaques », comme disait Goering, Monsieur.

(Maupassy, le menton relevé, blême – ndla)

— James, vous délirez, mon ami. Sachez que je suis extrêmement drôle, James, cela est chose connue de ce côté de la Tamise... et du Rio Grande. Petite saillie innocente, James. Vous ne rigolez pas à ma petite saillie innocente ? Que vous êtes lugubre, mon pauvre ami. Vous me décevez fortement, James, je suis extraordinairement spirituel – je suis doté d'un esprit que l'on qualifie souvent d'exquis – et Dieu sait que vous devriez être le premier à le savoir, vous qui êtes aux premières loges, si je puis dire. Vous, sur qui j'étreigne si souvent quelque nouvelle blague de ma composition ! Vous perdez la tête mon pauvre ami. Vous avez besoin de repos, je le crains. À moins tout simplement que vous ne soyez dépourvu de tout humour ?

Quelle était cette blague succulente, contée à ce dîner de charité pour le cancer ? Celle un peu crue, là, avec un seau, et une infirmière ?

— Oui, Monsieur. Précisément.

— Quoi, « précisément » ? Ce n'était pas drôle, peut-être ?

— ...

— James ? Vous vous gaussez.

— Monsieur, veuillez me pardonner, je n'ai entendu personne pouffer, Monsieur... pourtant, les convives avaient bu plus que de raison. Je suis sincèrement désolé.

— Je vois-je vois-je vois. Je ne suis pas drôle ? Je vois. Très bien. Vous pouvez disposer, James, je crois en avoir assez entendu pour aujourd'hui. (Murmurant, le dos tourné) Pas drôle ! Moi !

Maupassy avait envie de pleurer. « Pas drôle ! Pas drôle ! »

Cela dépassait tout. »

I LOVE EBOOKS est une compilation de témoignages et de récits de fiction sur les pratiques de la lecture numérique. L'appel à textes, lancé en octobre 2012 par ONLIT EDITIONS, en collaboration avec la plateforme de téléchargement MesLivresNumeriques.Be, a reçu un bel accueil auprès des e-lecteurs. Résultat : de nombreux textes viennent ainsi illustrer, expliquer, partager ce nouveau mode d'accès au lire. On y retrouve de « simples lecteurs » mais aussi des blogueurs, des journalistes, des performers (Antoine Boute), des écrivains (Grégoire Polet, Jacques Mercier, Justine Lalot, Milady Renoir...), des jeunes, des vieux, des bienvoyants, des malvoyants... Tous passionnés de lecture ! Nous voilà donc loin des chiffres et des statistiques habituelles, mais bien – pour notre plus grand plaisir – dans ce quelque part où s'agite l'imaginaire littéraire aujourd'hui.

ISBN : 978-2-87560-023-3

ONLIT BOOKS #24

© 2012 Les auteurs pour leur texte & ONLIT EDITIONS

Coordination éditoriale : Benoit Dupont & Pierre de Mûelenaere

Relecture & corrections : Laureline Leveaux

Conception de la couverture : Pierre Lecrenier

Version ePub : [LEC Digital Books](#)

En collaboration avec la plateforme de téléchargement
meslivresnumeriques.be

Date de la première mise en ligne : 12/12/12

ONLIT EDITIONS est une maison d'édition littéraire basée à Bruxelles.

ONLIT EDITIONS publie, depuis janvier 2006, une revue de création en ligne et en accès libre : ONLIT REVUE.

ONLIT EDITIONS développe, depuis février 2012, un catalogue de livres numériques – ONLIT BOOKS – avec une politique de prix de vente bas (entre 0 et 4,99 €), une offre multi-formats (ePub, Mobi, PDF) et sans DRM.

Plus d'infos sur www.onlit.net

Suivre ONLIT EDITIONS sur [Facebook](#) / [Twitter](#) / [Pinterest](#) / [Vimeo](#)

CATALOGUE ONLIT BOOKS

- #01 : *Mirador* (Patrick Delperdange) | POLAR | 4,99 €
- #02 : *L'orage* (Jacques Mercier) | ROMAN COURT | 2,99 €
- #03 : *Corentin Candi ne s'est pas fait en un jour* (Corentin Candi) | HUMOUR | 1,99 €
- #04 : *Bruxelles Midi* (Collectif) | NOUVELLES | **GRATUIT**
- #05 : *Éternels instants* (Edgar Kosma) | ROMAN | 4,99 €
- #06 : *C'est plutôt triste, un homme perdu* (Emmanuelle Urien) | NOUVELLES | 3,99 €
- #07 : *Brise lame City* (Corentin Jacobs) | NOUVELLES | 2,99 €
- #08 : *Cité-Monarque* (Simon Auclair) | SF | 2,99 €
- #09 : *20 ans | De l'autre côté* (Edgar Kosma) | NOUVELLE | **GRATUIT**
- #10 : *Machin* (Pierre-Brice Lebrun) | NOUVELLE | 0,99 €
- #11 : *Les grottes de Gettysburg* (Simon Auclair) | ROMAN COURT | 2,99 €
- #12 : *Bruxelles ou la grosse commission* (Manu Causse) | HUMOUR | 1,99 €
- #13 : *Et ta mère !* (Luc Delfosse) | NOUVELLES | 2,99 €
- #14 : *Les enquêtes d'Ockham Stryker T1 – La Tour Folkstrom* (Jeff Balek) | POLICIER | 2,99 €
- #15 : *La légende d'Ulenspiegel* (Charles De Coster) | ROMAN | 1,99 €
- #16 : *Les villes tentaculaires* (Émile Verhaeren) | POÉSIE | 1,99 €
- #17 : *Bruges-la-Morte* (Georges Rodenbach) | ROMAN | 1,99 €
- #18 : *Un mâle* (Camille Lemonnier) | ROMAN | 1,99 €
- #19 : *Zonzon Pépette, fille de Londres* (André Baillon) | ROMAN | 1,99 €
- #20 : *Le Pape a disparu* (Nicolas Ancion) | ROMAN | 4,99 €
- #21 : *Sortie de route* (Serge Coosemans) | CHRONIQUES | 1,99 €
- #22 : *Toison d'or* (Patrick Delperdange) | NOUVELLE ÉROTIQUE | 1,99 €
- #23 : *Crescendo* (Collectif) | NOUVELLES | **GRATUIT**
- #24 : *I love ebooks* (Collectif) | TÉMOIGNAGES | **GRATUIT**



Le Pape a disparu (Nicolas Ancion)

ROMAN | 4,99 euros

Toujours ardent, enthousiaste, prêt à se lancer dans les plus folles aventures, le premier pape belge, Ernest Ier, est un héros moderne et dynamique dont les aventures palpitantes font rêver bien des jeunes filles. Et bien des jeunes hommes... Cette fois, cependant, le Pape semble s'être laissé entraîner trop loin. Son attitude insolite inquiète ses amis et bouleverse son confident, le Cardinal Vertupoint. Le Pape se voit soupçonné d'hypocrisie et même surveillé par la police. Et brusquement, alors que tout semble rentrer dans l'ordre, surgit la catastrophe : le Pape a disparu !

Le Pape a disparu n'est pas un simple roman, c'est un dérapage contrôlé permanent qui relit et réinvente la littérature pour jeunes gens telle qu'on l'écrivait dans les années 50.

Plus d'infos sur [*Le Pape a disparu*](#)